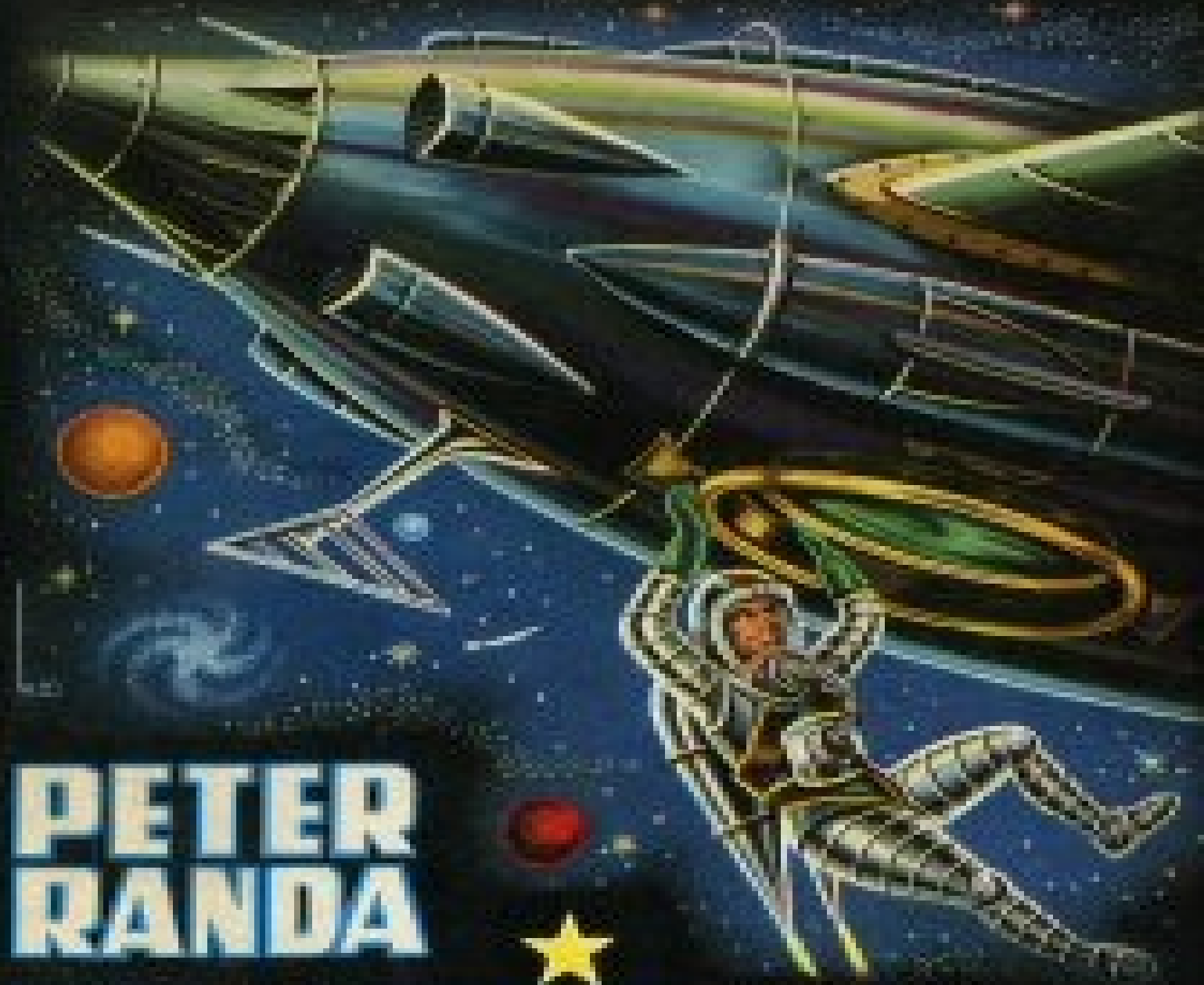


RETOUR EN ARGARA



**PETER
RANDA**

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

Un accident de moteur a fait dériver *l'Etoile*, un astronef des Ancêtres pendant plus d'un siècle. A bord, Frédéric Talben sort d'hibernation au moment où il croise la route d'un vaisseau inconnu. Lorsqu'il pénètre à bord, Talben découvre des dizaines de cadavres momifiés, mais aussi une jeune femme, seule rescapée d'une mutinerie de l'équipage. Cette dernière accepte de "dépanner" *l'Etoile...* à condition toutefois que les Ancêtres la ramènent chez elle où l'attendent ceux de sa race depuis 1663 ans !

LE CYCLE DES ANCÊTRES

« Les Ancêtres » datent de la fin de la première période de la conquête spatiale. Les hommes avaient atteint la Lune, Mars, Vénus, Jupiter, Saturne, Neptune et même Pluton. Alors, s'était posée la question de savoir ce qu'il y avait au-delà.

Les autres systèmes solaires étaient tellement lointains que le temps les rendait inaccessibles. On pouvait y aller, mais pas au cours d'une seule vie humaine. Il fallait envisager des voyages de plus d'un siècle à l'aller, donc impossibles.

Seulement, l'homme ne recule jamais.

L'hibernation prolongée offrait une solution terriblement aléatoire en soi, mais suffisante pour tenter des aventuriers que l'illimité hantait.

Des expéditions sont parties. Pas des expéditions d'exploration. D'immenses astronefs ont emporté des colons qui partaient à l'aventure avec l'espoir de découvrir, à des centaines d'années-lumière, des planètes habitables pour s'installer.

Combien de ces expéditions se sont-elles perdues dans l'espace, on ne le saura jamais. En tout cas, certaines ont atteint leur but et découvert des mondes habitables sur lesquels les colons se sont établis. Pas tous. Certains, peu nombreux et pris de nostalgie, ont voulu revenir sur Terre. L'humanité a ainsi pu découvrir et côtoyer ses propres Ancêtres. Le premier astronef de transplantation qui a regagné la Terre s'appelait l'Athos. Il revenait d'une planète de la constellation d'Aldébaran. Durée du voyage aller et retour : deux cent quarante ans.

Son équipage a retrouvé une Terre qui ne ressemblait plus à celle qu'il avait quittée deux siècles et demi plus tôt. Tout de suite après l'euphorie du retour et les grandes réceptions mondaines, s'est posé le problème d'une réadaptation à la nouvelle société.

Réadaptation impossible. Ces hommes et ces femmes ne se sentaient plus chez eux. Alors, ils sont repartis, emmenant de nouveaux émigrants, mais sur la planète qu'ils avaient découverte, ils ont trouvé les arrière-petits-enfants de leurs anciens compagnons de voyage.

Là-bas aussi, ils se sont sentis étrangers.

Ils étaient sortis du temps normal. Cela les condamnait à ne plus connaître que l'espace, aussi ont-ils assuré les liaisons entre les lointains systèmes solaires et la Terre.

Certains Ancêtres vivent depuis deux mille ans. Cela ne signifie pas qu'ils soient immortels. Ils ne sortent simplement de leur hibernation que quelques mois par siècle.

Comme ils sont les seuls à entrer en contact avec les civilisations d'origine terrienne disséminées dans l'Univers, ils disposent d'une quantité de techniques dont ils gardent le secret, ce qui assure leur puissance.

Ils forment désormais une communauté à part. Sur eux, sur leur façon de vivre, courent les histoires les plus invraisemblables.

On dit, on raconte, sans être sûr de rien.

PREMIÈRE PARTIE

LA BELLE AU VAISSEAU DORMANT

CHAPITRE PREMIER

D'abord j'éprouve une sorte d'hébétude. C'est la même chose chaque fois que je sors d'hibernation. Je ne retrouve jamais toute ma lucidité avant une bonne heure. C'est un cas particulier et j'envie tous ceux de mes camarades qui passent d'un état à l'autre sans transition.

Les appareils de régénération s'occupent de mon corps, qu'ils massent et irriguent avec un liquide vitalisant, puis j'ai droit aux diverses piqûres destinées à me remettre en forme. Tout cela dans une sorte de *no man's land* de la conscience.

Maintenant, je glisse lentement sur un trottoir roulant vers la cabine d'équipement. C'est là que je reprends pied dans la vie réelle. Mes idées redeviennent nettes et je ressens enfin la profonde satisfaction qui marque toutes les réanimations.

Chaque fois, c'est un peu comme si on naissait une nouvelle fois. J'n suis à ma onzième hibernation. Je suis né en 2154, il y a plus de mille ans et la glace me renvoie l'image d'un homme

encore jeune. La trentaine, au maximum.

Comme à chaque réveil, je me regarde avec curiosité. Large d'épaules, la taille mince, grand, bien découpé. Pas une once de graisse; fatal après une hibernation. Quatre-vingt-six kilos de muscles et d'os.

Le visage très pâle, bien sûr, de cette pâleur trop claire des Ancêtres. Quelques jours de soleil me rendront un teint hâlé. De quel soleil ? Quand je suis entré en hibernation, nous étions en route pour Glaukos. Ce sera donc le soleil de Glaukos. Je le connais. Il est ardent et d'un tiers plus gros que celui de Terre O^[1].

Nous devons rentrer dans son système autour de 3364, mais la date approximative ne signifie pas grand-chose à deux ou trois années près. En tout cas, la planète doit être en vue puisqu'on vient de me réanimer. Je n'avais pas été prévu pour un service de garde.

Je passe dans le vestiaire et, machinalement, consulte le calendrier électronique. Du coup, je lâche un juron. 3470 ! Cent six ans d'écart !

Que s'est-il passé ? La différence est trop importante. Préoccupé, je commence à m'équiper. Nous avons touché Glaukos et on n'a pas réanimé l'équipage ? *L'Etoile* n'aurait pas pu aborder ?

J'endosse une combinaison brune, climatisée, qui m'enveloppe tout entier, en ne laissant libres que la tête et les mains. Ensuite je boucle mon ceinturon. A bord, nous ne portons pas d'armes. J'enfile mes bottes de cuir souple puis branche le visiophone.

Sur l'écran apparaît tout de suite le visage d'Ornano. Je m'annonce :

— Frédéric Talban.

— Je n'ai réanimé que toi, m'indique-t-il avec un sourire ironique.

— Pourquoi ?

— Relais de service.

— Nous ne nous sommes pas arrêtés sur Glaukos ?

— Nous en sommes loin. (Il a un rire.) Pour le moment, nous dérivons à des siècles de notre objectif.

Là, je ne comprends plus ; Ornano doit voir mon visage ahuri car il ajoute :

— Depuis plus d'un siècle, en tout cas. Ton tour de garde a fini par arriver.

— Bon, je te rejoins.

Un géant, Ornano ! Le visage rude. Sourcils broussailleux, cheveux ras. Un pli ironique marque le coin de ses lèvres.

— Tu feras bien. Aramon est entré en hibernation hier soir et, sur ce damné rafiot, la solitude ne vaut rien à personne.

Je coupe la communication pour gagner le couloir de transmission, qui va me conduire du bloc d'hibernation de la soute inférieure au poste de commandement du sixième étage.

Dans l'espace, les contretemps les plus extraordinaires ne nous prennent jamais de court. Inconsciemment, nous nous attendons à

tout et accueillons les nouvelles les plus extraordinaires avec fatalisme.

Les quelques heures de solitude qu'Ornano a connues m'impressionnent beaucoup plus que de savoir que nous dérivons. Je sais ce que c'est, la solitude à bord. On a vite l'impression d'être emporté dans une nécropole.

L'Etoile, notre « damné rafiot » comme dit l'Italien, n'est équipé que d'un système d'hibernation de type A. Parfait à tout point de vue, à un détail près : la mise en sommeil exige des accus chargés à bloc, que ce soit pour un ou pour dix cosmonautes. On doit donc toujours commencer par elle. On ne peut pas « coupler » les deux opérations, ce qui oblige à chaque relève un des hommes de garde à rester seul durant vingt-quatre heures.

Au bout du couloir que j'ai emprunté, je trouve l'ascenseur dont les portes s'ouvrent automatiquement devant moi. J'appuie sur le bouton portant l'inscription : *poste de commandement*. Le temps de compter jusqu'à cinq et j'y suis.

Ornano a préparé deux verres pour m'accueillir. Du Champagne pour lui. Moi, je n'y ai pas encore droit; je me contente d'un liquide vitalisant.

Les fonctions biologiques doivent se remettre en route lentement.

— A l'espace, dit-il.

— A l'espace et aux Ancêtres.

Nous avons accepté ce nom un peu dérisoire. Il correspond bien à la réalité, puisque, de notre

vivant, nous sommes le point de départ d'innombrables générations.

Nous buvons puis je m'approche du tableau de bord. Un coup d'oeil aux coordonnées de position m'arrache un sifflement dubitatif :

— Nous dérivons en pleine zone inconnue.

— Dans l'espoir de trouver une planète sur laquelle nous pourrions nous poser.

— On a dû stopper les moteurs ?

— Depuis plus de cent ans; leur entretien permanent entre cependant dans nos consignes.

— Que s'est-il passé ?

— Météorite ! Le coordinateur de puissance a été touché. Pas question de réparer en vol. De plus, il y a des pièces à fabriquer, ce qui ne peut se faire qu'à l'air libre.

— Il n'y a que le coordinateur de puissance qui soit touché ?

— Tu ne trouves pas que c'est suffisant ? On pourrait lancer les moteurs et prendre le risque de les diriger au son, mais pas sur un long déplacement. Nous les relancerons pour un bref appel lorsque nous passerons à proximité d'une planète, juste le temps nécessaire à nous satelliser. Après, il n'y aura plus de problème. Le complexe d'atterrissage n'a pas été touché.

— Et si nous ne rencontrons jamais de planète ?

— Nous nous baladerons éternellement dans l'espace.

Il rit :

— Nous ne sommes pas à une hibernation près et comme nous ne consommons pratiquement pas d'énergie, nous finirons toujours par nous en tirer.

— Je vois.

Le temps pour nous ne se traduit plus en distance, puisque nous dérivons en chute libre, très loin de nos vitesses de croisière normales. Pour le moment, nous sommes un peu le fétu de paille sollicité non par des courants, mais par des magnétismes qui nous échappent.

Un d'entre eux sera peut-être plus fort que les autres. Espérons-le, en tout cas. Je me laisse tomber sur un des sièges de pilotage.

— Rien à signaler, donc.

— Si.

Intéressé, je dresse la tête. Ornano a une moue :

— Ne t'emballe pas ! Depuis quarante-huit heures, notre vitesse a tendance à s'accélérer.

— Donc nous sommes soumis à une attraction plus forte que les autres ?

— Oui, seulement les appareils de détection ne signalent aucune planète ; enfin, aucune masse susceptible d'exercer sur nous une telle attraction.

— Qui existe cependant.

— Indiscutablement.

Bizarre. Pour que nous subissions une accélération il faut que quelque chose nous attire... et si quelque chose nous attire, possédant un fil conducteur, nos détecteurs devraient localiser cette chose. Du b a ba.

— Qu'en penses-tu ?

Ornano sourit.

— Aramon croit à l'existence d'une météorite de très petite dimension formant une masse magnétique pure.

— Ce qui expliquerait le silence de nos détecteurs en présence d'un effet qui est en même temps la cause ?

— Oui.

— Ingénieux, mais peu probable ; les détecteurs signaleraient une anomalie.

— Bien mon avis, et j'ai une autre théorie, malheureusement elle paraît encore plus invraisemblable.

— Laquelle ?

— Je trouve que l'attraction à laquelle nous sommes soumis ne s'exerce que sur une surface réduite de notre astronef. Un peu comme si on nous avait pris en laisse, comme si nous avions été happés par un grappin magnétique.

— Ce qui signifierait que nous nous trouvons à proximité d'un vaisseau de l'espace ?

— Logique, dans ce cas, que nous ne l'ayons pas encore localisé.

— Un vaisseau extra-terrestre ?

— Pas nécessairement, mais enfin, nous pouvons l'admettre. A l'appui de ma théorie, j'ajoute que depuis cette accélération, chaque fois que nous branchons l'émetteur radio, nous avons l'impression d'un parasitage tout à fait inhabituel.

Il se penche sur le cadran de vitesse.

— Depuis mon dernier contrôle, elle a encore augmenté d'au moins cent kilomètres. A toi de jouer, maintenant. Tu as un esprit neuf, émetts une troisième hypothèse.

Une troisième hypothèse ? Je n'en vois pas et celle d'Ornano me paraît la plus vraisemblable ; même en considérant que le rayon attractif est d'une puissance infiniment supérieure à celui de nos propres grappins pour nous avoir happés d'aussi loin.

Evidemment, si nos moteurs marchaient, nous ne ressentirions même pas les effets de cette attraction. Du moins, nous ne l'aurions pas ressentie au moment où elle a commencé à se manifester et nous aurions continué notre route.

Le liquide vitalisant commence à agir. Je me sens dans une forme parfaite. Ornano en profite pour aller se reposer. Il en a besoin, après une nuit blanche passée au poste de pilotage.

Je me retrouve seul et n'arrive pas à m'arracher au tableau de bord. Notre vitesse continue à s'accroître. Curieux, je branche plusieurs fois les détecteurs à leur intensité maximale. Ils continuent à ne pas réagir.

Pas dans le sens de ce que j'espère, en tout cas, car je détecte la présence de différents corps errant dans l'espace devant nous. Aucun n'étant susceptible de constituer la source d'énergie sur laquelle nous sommes aimantés.

Bon, de se retrouver éveillé après une longue hibernation. De revivre, en quelque sorte. Lorsque c'est dans l'espace, pour un relais de garde, cela n'apporte rien de nouveau, mais lorsqu'on a touché une planète connue, l'effet devient extraordinaire.

La première fois que j'ai revu la Terre, j'ai ressenti un choc terrible. Nous nous sommes posés en Auvergne et j'ai voulu absolument revoir la maison de mon enfance.

Pour moi, l'ensemble du voyage représentait une absence de quelques mois, mais la maison que mon père avait fait construire l'année de mon entrée à l'école tombait en ruine.

Mon petit-fils était physiquement plus âgé que moi et n'avais jamais vu ni son père ni sa mère. Un peu effrayant ! Cette fois-là, je me suis sauvé. Sauvé... Un sourire monte à mes lèvres.

Après, comme tout le monde, j'ai pris le rythme.

Maintenant la différence est devenue trop grande pour me marquer encore. Je ne retrouve même plus mes descendants qui se divisent d'ailleurs en trop de rameaux épars.

Ornano entre brusquement dans le poste ; je sursaute sur mon siège de pilotage.

— Tu rêvais ?

— C'est toujours ainsi. On a beau avoir l'habitude, durant les premières heures, on est toujours repris par la même nostalgie.

— Un peu comme si on n'avait pas eu de commencement et comme si on ne devait pas avoir de fin.

— La vie au compte-gouttes.

Il pousse un soupir :

— Evidemment, nous vivons plus intensément que les autres car nous ne prenons que les minutes importantes.

Un peu désabusé, il s'assied sur le siège voisin du mien :

— Nous n'aurions pas dû commencer, voilà le drame. Après un seul voyage, il est trop tard. Moi, ce qui m'a tenté, c'est la curiosité. On prédisait tant de choses pour le siècle suivant... J'ai voulu savoir ce que ça donnerait.

— Tu n'as pas trouvé ce que tu espérais ?

— Fatalement ! Pour être content de ce qui arrive, il faut y avoir participé. Nous ne sommes jamais que des spectateurs.

Il se penche sur le tableau de bord :

— Où en sommes-nous ?

— L'accélération continue.

— Tout de même marrant !

Moi aussi je me penche sur les appareils et soudain, le dispositif d'alerte lance un sifflement aigu pendant que le voyant rouge des cadrans de détection s'allume.

— Bon Dieu ! jure Ornano.

Si le dispositif d'alerte a fonctionné, c'est qu'il a détecté une présence animale... ou

humaine. Anxieusement, nous étudions les cadrans de contrôle.

Un soupir m'échappe :

— La source d'énergie est localisée.

— Il ne s'agit pas d'une météorite.

— Ni d'une planète.

Sa théorie était exacte. La force qui nous a en quelque sorte happés dans l'espace émane bien d'un vaisseau, puisque nos détecteurs signalent une présence vivante.

Bien que ce soit encore trop tôt, nous ne pouvons nous empêcher de brancher les écrans de visibilité extérieure. Le vide infini! Avec tout de même une ligne brillante qui paraît se perdre dans le néant à une distance fabuleuse.

— Vaisseau inconnu, murmure Ornano.

— Probablement d'origine extra-terrestre.

Ornano est tout pâle. Moi, mon cœur bat et j'ai le ventre mordu par l'angoisse.

— Normalement, nous devrions réanimer le capitaine en urgence.

— Et même lancer le processus pour l'ensemble de l'équipage.

Nous nous regardons. Ce n'est pas aussi simple.

— Le bloc d'hibernation n'a pas reconstitué son potentiel énergétique.

D'un même regard, nous consultons les cadrans; il s'en faut d'une vingtaine d'heures auxquelles nous devons en ajouter vingt-quatre nécessaires à la réanimation. Ornano murmure :

— Nous allons devoir faire face seuls.

A quoi? Dans l'espace, tout ce qui est inhabituel constitue un danger mortel. Tout ce qu'on y rencontre peut vous anéantir. Ornano va se servir un verre d'alcool. Je vois qu'il prend du ralfa de Glaukos. Rien de tel comme remontant, mais personnellement, je dois toujours me contenter du liquide vitalisant. Je quitte mon siège en indiquant : — Je vais mettre *L'Etoile* en état de défense.

CHAPITRE II

L'astronef qui nous capte est maintenant visible sur nos écrans, mais il faut encore dix bonnes heures avant que l'énergie nécessaire à la remise en marche du processus de réanimation se soit accumulée.

Bizarre, cet astronef! La forme d'un champignon ou d'un parapluie ouvert renversé.

— On dirait qu'il est immobile, grogne Ornano.

Depuis plus d'une heure, je lance des appels radio sans obtenir de réponse. Pourtant j'ai nettement l'impression de capter une sorte de message. Toujours le même ! Notre vaisseau qui a atteint une vitesse de croisière, commence à ralentir.

En vue de l'abordage ? Cela ne colle pas avec la réalité.

— Immobile et à peu près désert, commente Ornano qui s'occupe des détecteurs.

— Que dis-tu? A peu près désert, c'est impossible. Le signal d'alerte...

— A fonctionné, je sais, et les appareils continuent à signaler une présence humaine.

Unique, Talban !

— Unique?

— A bord, il y a un seul être humain, pas deux.

Il ricane, puis laisse tomber :

— En hibernation.

— Tu dois te tromper !

— Pas question.

— Si tu as raison, il faudrait que ce vaisseau soit dirigé par une intelligence non humaine.

— Non humaine et non végétale ; minérale, peut-être.

— Une intelligence minérale n'aurait pas besoin de construire un vaisseau semblable à celui-là. Que disent les détecteurs ?

— Ils ne décèlent rien d'anormal ni d'inconnu.

— En quelle matière, l'astronef?

— Un alliage semblable à ceux que nous utilisons. A mon avis, ce vaisseau s'est trouvé immobilisé à la suite d'un accident qui a coûté la vie à l'équipage.

— Dans ce cas, il dériverait comme nous.

— Tu oublies l'unique survivant. Cet astronef est peut-être pourvu de stabilisateurs. De toute façon, il est d'un type absolument inconnu donc tout est possible *a priori*. Nous ne pouvons pas juger sur nos normes à nous.

— Un seul survivant qui n'a pas eu le choix et s'est placé en état d'hibernation en attendant d'être repéré.

— Exactement ce que nous ferions dans un cas semblable ; à cette exception près que nous, nous dériverions.

— Le brouillage que nous entendons à la radio serait un appel.

— Un S.O.S. d'une race inconnue. Après tout, nous ne sommes pas les seuls dans le cosmos. Nous avons découvert plusieurs races humaines.

— Primitives.

— Ça ne veut rien dire. Nous n'avons exploré qu'une infinitésimale partie du cosmos.

Entrer en contact avec des humains civilisés d'origine non terrienne, une perspective exaltante ! Certes, nous savons que nous ne sommes pas uniques. Une civilisation suffisamment évoluée pour connaître les voyages dans l'espace donnerait un nouvel élan à notre expansion.

A moins qu'elle ne la stoppe définitivement !

Nous sommes tout près, maintenant. Je lance un faisceau d'ondes répulsives pour éviter un choc trop brutal, tandis qu'Ornano cherche immédiatement à localiser la source d'énergie qui nous capte. Il réussit assez vite à la neutraliser.

Désormais, les deux vaisseaux sont comme soudés l'un à l'autre par nos grappins d'abordage et nous avons cessé de dériver. Aucune réaction.

Nos détecteurs travaillent avec le maximum d'efficacité. L'astronef mystérieuse est quatre fois plus grande que la nôtre. Ses œuvres vives se trouvent dans la tête du champignon proprement dite, sa tige comportant une douzaine d'étages. Le dernier sert visiblement de poste de pilotage.

C'est à la hauteur du sixième que nous avons localisé l'être humain en état d'hibernation.

— Atmosphère intérieure respirable, annonce Ornano. Teneur en oxygène à peu près semblable à la nôtre ; l'air y paraît même extraordinairement pur.

— Tu as repéré des sas d'accès ?

— Huit sur le champignon ; un tous les deux étages le long de la tige.

Comme je n'ai plus besoin de rester aux commandes puisque nous ne dérivons plus, je m'approche des instruments de contrôle. Ornano vient de prendre un des sas d'accès de la tige dans le champ d'un de nos écrans de visibilité pour en rapprocher l'image au maximum. Nous avons l'impression qu'elle se trouve à moins d'un mètre.

Ce sas est précédé par une plate-forme pourvue d'un volant.

— Si le volant fonctionne, nous ne devrions pas avoir de peine à entrer.

— A moins que le sas ne soit bloqué.

— Peu probable, puisqu'il y a un homme en état d'hibernation à bord. Il a dû faciliter au maximum la tâche à d'éventuels sauveteurs.

Je lève les yeux sur le cadran de contrôle « potentiel énergétique » du bloc d'hibernation.

— Dans une heure nous pourrions lancer le processus de réanimation. Que fait-on ?

— Attendre le capitaine, c'est bien long ! D ne sera pas en état de prendre une décision avant au moins une journée entière,, et un danger nous menace peut-être.

Un sourire joue sur mes lèvres. *Un danger mystérieux...* Ornano est aussi curieux que moi.

— Que proposes-tu ?

— L'un de nous doit essayer de pénétrer à l'intérieur du vaisseau pendant que l'autre se tiendra prêt à décrocher en lançant les moteurs.

Dans l'espace, pas de vaine sentimentalité. L'intérêt collectif prime toujours.

— D'accord, fais-je. Toi ou moi ?

— Jouons à pile ou face.

Il a déjà sorti une pièce de sa poche...

Le sort m'a désigné et j'endosse mon lourd scaphandre spatial. Ornano m'aide à visser mon casque, puis vérifie le fonctionnement de mes tubes d'oxygène.

A ma ceinture, l'outillage traditionnel et un pistolet à aiguilles. Une invention des savants de Glaukos ! En pénétrant dans un corps quelconque, chaque aiguille libère une charge électrique capable de foudroyer le plus énorme des monstres.

Au-dessus de mon casque, l'œil électronique qui enregistrera les images pour les transmettre aux écrans du bord. L'Italien pourra me suivre dans tous mes déplacements.

— Paré ?

— Paré !

Ornano quitte la salle de décompression dont les grandes portes se referment derrière lui.

A moi de jouer! Avec des gestes maladroits à cause de l'énorme carapace qui m'enveloppe, j'enclenche le mécanisme d'ouverture sur l'extérieur.

Accroché à la paroi, je résiste à l'aspiration du vide. Cela dure une seconde, puis l'équilibre se rétablit ; je peux lâcher la main courante de fer qui me retenait.

Un puissant projecteur éclaire la hampe du champignon. Je saute. Une impression de formidable légèreté. Soutenu par ma fusée dorsale, je m'élève lentement jusqu'à l'étroite plate-forme qui précède le sas d'accès du mystérieux bâtiment.

Le volant semble faire corps avec le métal luisant. Je l'empoigne à deux mains et, comme je l'ai prévu, il tourne facilement dans le sens des aiguilles d'une montre.

Un déclic sec, puis les deux battants pivotent lentement vers l'intérieur.

« Bravo ! » me lance Ornano dans l'audiophone. Devant moi, une étroite cabine ronde aux parois de métal. Pas de l'acier, un alliage inconnu.

Cette cabine est absolument nue.

— Tâche de refermer le sas avant d'aller plus loin, me conseille Ornano. Tu vois quelque chose ?

Du regard, je fais le tour de la cabine circulaire.

— Une manette... A gauche d'un des battants du sas, me signale mon camarade.

Je m'en approche :

— Elle doit s'abaisser.

Pour plus de sûreté, je donne le maximum de souplesse à la tige de mon œil électronique, mais il ne remarque rien d'autre.

— Je crois qu'il faut en passer par la manette.

— Abaisse-la.

La curiosité fait trembler la voix d'Ornano. J'avoue être comme lui. J'empoigne la manette et ce n'est pas sans appréhension que je la ramène vers le bas le plus doucement possible.

Le double battant se referme pendant qu'une lumière orangée éclaire subitement la petite cabine.

— Tout paraît fonctionner normalement à bord.

— Derrière toi, Talban!

Je me retourne. Une nouvelle manette a jailli du mur. La première était verte; enfin son manche. Celle-ci est rouge. Elle doit commander une porte invisible donnant vers l'intérieur du vaisseau.

— Ces manettes sont placées exactement à hauteur d'homme.

— J'ai vu.

La cabine elle-même n'a guère que deux mètres cinquante de haut. Si je trouve un être humain, il aura la même taille que moi. J'abaisse la seconde manette. Une nouvelle porte coulisse tout de suite.

Devant moi, un couloir étroit qui s'éclaire automatiquement. La même lumière orangée et dans l'audiophone, j'entends un juron de l'Italien ; en même temps je sursaute.

Ornano me lance :

— Drôle de comité d'accueil !

Par terre, cinq cadavres bizarrement enchevêtrés bloquent toute l'entrée du couloir. Des humains, absolument semblables à nous. Des nègres au visage ridé, vêtus d'une courte tunique d'un tissu qui me paraît métallisé et d'une sorte de short. Des armes traînent par terre. Certaines ressemblent à nos pistolets, mais il y a aussi des poignards et des sabres.

Du bout de ma botte, je touche un des corps.

Immédiatement, il tombe en poussière.

— Des cadavres momifiés !

Ce ne sont donc pas nécessairement des nègres.

— Ça a dû barder dans le secteur, fait Ornano.

— Il y a pas mal de temps, en tout cas.

— Des siècles.

— Ce sont des humains incontestablement, mais ils ne sont pas originaires de Terre O.

Rien de ce qu'ils possèdent ne ressemble à ce qu'on y connaissait il y a quelques siècles.

— Continue, puisque les détecteurs signalent quelque part une présence humaine vivante.

J'enjambe les cadavres, ce qui en pulvérise encore quelques-uns puis m'engage dans le couloir où s'ouvrent plusieurs portes. Je pousse

la première. Elle s'écarte à la première sollicitation.

Une pièce carrée, toute petite, sans meuble. Pourtant, la pièce ne donne pas l'impression d'être vide. Ah oui, une grande glace dans laquelle je me vois des pieds à la tête orne le mur en face de moi. Pas une trace de poussière.

Trois cercles de métal paraissent suspendus à quarante centimètres du sol. Trois cercles et un rectangle un peu plus grand, en suspension dans l'air.

— Tu y comprends quelque chose ?

— Non, répond Ornano. De toute façon, tu peux quitter ton scaphandre, l'air est respirable. Vérifie tout de même avec tes analyseurs.

Ils me confirment ses dires; je peux enfin dévisser mon casque.

— L'atmosphère est fraîche, beaucoup plus pure que sur *L'Etoile*. On dirait même qu'elle est vaguement parfumée.

Je quitte aussi mon scaphandre et, libre de mes mouvements, m'approche d'un des mystérieux cercles de métal. Il repose, ou plutôt fait corps avec une masse invisible qui me paraît à la fois douce au toucher et d'une grande souplesse.

— Ça ressemble à des ondes répulsives.

De toute façon, inutile d'essayer de comprendre tout de suite. J'accroche l'appareillage de l'oeil électronique à mon épaule avant de poursuivre mes investigations.

Plusieurs portes donnent sur des pièces absolument semblables à celle que je viens de quitter.

Il en est d'autres, par contre, que je ne parviens pas à ouvrir. Finalement, au fond du couloir j'en trouve une à deux battants qui doivent réagir à une cellule photoélectrique car ils s'écartent automatiquement lorsque je me présente devant eux.

Une très grande pièce. Circulaire, celle-là. En termes terriens, je la qualifierais de bureau à cause d'une grande table incurvée qui occupe l'un des angles. Une table de marbre noir. Du moins elle en a l'apparence. Derrière, se trouve un siège métallique, identique aux cercles des autres chambres. Il affecte la forme d'un fauteuil.

Aux murs, des rayons, d'innombrables rayons. Pas de livres, des cylindres, puis des appareils pourvus d'écrans rangés sur ma droite. J'en devine plutôt que je n'en comprends l'utilité. Ils doivent permettre de voir ou d'entendre ce qui a été enregistré sur les cylindres.

Pas une étoffe, pas un papier. Rien de périssable, en somme. Partout, la froide austérité du métal. Derrière le grand bureau de marbre noir, j'aperçois une ouverture un peu moins haute que les portes, mais suffisante pour me permettre de passer debout. Je m'en approche. Elle conduit à une salle plus petite, au centre de laquelle se dresse un énorme sarcophage. Oui, sarcophage, c'est le mot. J'en ai vu de pareils sur Terre O dans un musée d'antiquités, mais ce qui retient d'abord mon attention, c'est un nouveau cadavre allongé sur le sol.

Celui d'un homme de grande taille qui devait être assez jeune et dans la force de l'âge au

moment où il est tombé. Son corps s'est momifié également. Lui aussi est un être humain. Grand et athlétiquement bâti, il est vêtu d'une sorte de combinaison qui devait être blanche.

A sa taille, une ceinture sans arme. Par contre, au moment de sa chute il était blessé sur le côté droit de la tête, mais ce n'est pas dans cette salle qu'on l'a frappé.

Un pansement sommaire recouvre sa blessure. Il est tombé en face d'un tableau noir sur lequel il venait de dessiner. Il me faut quelques secondes avant de réaliser ce que son dessin représente.

Immobile, à droite du tableau, un robot d'au moins deux mètres de haut. Il est constitué par une grosse boule au-dessus de laquelle une autre, plus petite, a des allures de tête. Le sommet du crâne est constitué par un globe de verre.

Ses quatre jambes articulées et ses six bras sont de simples tiges de métal qui lui donnent l'allure d'une monstrueuse araignée. Sur le dessin du tableau, une flèche signale sa hanche droite à la hauteur d'une manette. Une autre flèche semble indiquer qu'il faut l'abaisser.

Les murs, le plafond et le plancher sont du même métal nu, mais ne donnent pas l'impression de froid. D'ailleurs, la température est douce, comme climatisée.

— Le dessin semble indiquer comment il faut s'y prendre pour activer le robot.

— Oui, mais n'y touche pas tout de suite; examine d'abord le sarcophage.

Lui aussi a pensé à un sarcophage. De tout ce que j'ai vu dans le vaisseau, c'est le premier élément qui évoque directement quelque chose de la Terre.

Je me retourne. Vraiment un sarcophage, mais comportant deux cavités. Une seule est occupée par une forme enveloppée de bandelettes. Le visage est néanmoins visible, protégé, comme tout le corps d'ailleurs, par un vaste couvercle de verre bombé.

— On dirait un visage de femme.

— Une Blanche, remarque Ornano. C'est la momification qui a dû noircir les autres.

— Elle paraît vivante.

— C'est elle que nos détecteurs ont repérée.

— Bizarre. Si je suis dans une salle d'hibernation, je ne comprends pas la température. Il fait carrément chaud.

— Ils ont sans doute des trucs que nous ne connaissons pas.

Penché sur le verre bombé, j'examine le visage de plus près :

— Cette femme est terriblement jolie. Je me demande si elle va tomber en poussière comme les autres lorsque je la toucherai.

— Il n'y a pas de raison. Notre équipement, qui me paraît beaucoup plus rudimentaire, est conçu pour nous garder pendant des millénaires.

— Le dessin veut sans doute dire qu'il faut activer le robot pour déclencher le processus de réanimation. Avant de mourir, le gars a dû le faire pour qu'il n'y ait pas d'équivoque.

— Il s'est méfié des fausses manœuvres.

— Qu'est-ce que je fais?

— A mon avis, il faut mettre le paquet. Il n'y a aucun risque. Elle ne reviendra pas à elle avant le capitaine... et toute seule, elle ne doit pas être très dangereuse. En sortant d'hibernation, on est toujours plus ou moins patraque. Compte tenu des autres corps momifiés; elle a dû prolonger drôlement la plaisanterie.

— Si en touchant ce robot, je déclenchais une catastrophe ?

— On finira de toute façon par y toucher; alors, un peu plus vite, un peu plus tard... Si tout saute, personne ne pourra jamais nous reprocher notre initiative.

Il a un rire un peu sardonique :

— Tu te sens capable d'attendre une journée entière en te tournant les pouces ? Moi pas.

Il a raison. Le cœur battant, je m'approche du robot. Une dernière hésitation avant d'abaisser la manette. D'abord, rien ne se passe durant quelques secondes puis le globe de verre au-dessus de sa tête s'allume et un de ses bras commence à se déplier.

CHAPITRE III

Hallucinant ! Le robot descend assez lourdement de son piédestal pour s'approcher du sarcophage. Son bras s'allonge contre une des parois et brusquement le couvercle de verre bombé s'illumine.

Une sorte de tic-tac monotone emplit la pièce. Le sarcophage se soulève, pivotant sur son pied avant de se redresser à la verticale. Le robot reste immobile. Le couvercle de verre se rabat et je sens comme une vague de musc se répandre dans la pièce.

Brusquement, une pince d'acier se tend vers le corps redressé. Elle empoigne l'extrémité d'une bandelette et l'arrache, puis une autre. Au fur et à mesure, le robot les rejette derrière lui, par terre, où elles sont happées par une sorte d'aspirateur placé sous le sarcophage.

Peu à peu, apparaît le corps nu d'une jeune fille à laquelle je donne dans les vingt ans. Une fille magnifique, élancée, aux cheveux cendrés, coiffés à la mode des pages de la Renaissance.

— Pas de l'hibernation, grogne Ornano dans son micro. Le corps n'est même pas raidi.

Le plus surprenant est qu'il paraît se tenir debout sans le moindre point d'appui. Soudain, il semble ruisseler comme s'il était aspergé d'eau. Le robot recule pour reprendre la position qu'il occupait sur son piédestal.

Dans le sarcophage le ruissellement continue, de plus en plus abondant. Tout se passe comme si un écran empêchait l'eau, ou le liquide, de se répandre dans la pièce. Je sais le temps que prend une réanimation, aussi je quitte la salle pour retourner dans ce que j'appelle le bureau.

Si je trouvais une inscription quelconque, je pourrais me faire une idée sur les constructeurs de ce vaisseau. En tout cas, ils sont semblables à nous. Si tout,, autour de moi, me paraît inconnu, il y a une unité de construction et d'équipement qui me frappe.

— Je descends au bloc d'hibernation, m'annonce Ornano. Je réanime le capitaine seul ou tout l'équipage ?

— L'état-major et peut-être quelques techniciens. Pour les autres, le capitaine prendra la décision lui-même.

— Tu as raison.

Sur un des appareils qui servent visiblement à utiliser les cylindres rangés sur les rayons des murs, je remarque différents idéogrammes. Ils ne signifient rien pour moi. Jamais vu quoi que ce soit de semblable.

Des tas de boutons, de cadrans et de manettes. Je n'ose toucher à rien. Les techniciens examineront tout cela à loisir. De tout l'équipage, je suis probablement le moins qualifié pour une aventure de ce genre.

J'appartiens au groupe de choc de *L'Etoile*. Celui des coups durs, du baroud, de la bagarre. Je me sentirais beaucoup plus à mon aise à la tête d'un commando dans une forêt pleine d'embûches ou face à une population hostile.

Tout de même, je vais essayer de glisser un des cylindres dans son alvéole lorsque j'entends, dans mon dos une exclamation de surprise. Je me retourne vivement.

La jeune fille du sarcophage est déjà là, devant moi, bien vivante. Elle porte une combinaison de tissu métallisé semblable à celui de l'homme étendu au pied du tableau. Blanche comme la sienne.

La surprise se marque sur son visage. Chez elle, l'effroi et une sorte d'angoisse douloureuse dominant. Un instant, nous nous dévisageons. Sa pâleur un peu livide ne l'empêche pas d'être très belle. Un peut bêtement, je demande :

— Qui êtes-vous ?

Le son de ma voix la fait sursauter et elle me répond d'une voix bien timbrée, harmonieuse. Naturellement, je ne comprends pas un mot de ce qu'elle dit. J'ai un geste d'impuissance et elle fronce les sourcils.

Sa poitrine se soulève convulsivement. Après une hésitation, elle s'approche d'une petite boîte carrée posée sur le bureau et appuie sur un bouton.

Le dessus de la boîte s'escamote, démasquant un écran qui s'allume presque tout de suite. Une image assez semblable à une rose des vents apparaît pendant qu'une voix métallique fait une annonce dans son langage, en martelant chaque syllabe.

Ce qu'elle entend paraît la bouleverser. Elle me regarde en même temps avec des yeux exorbités. Comme je ne tiens pas à l'effrayer, je reste immobile. De nouveau, elle se met à parler avec volubilité, puis s'arrête en secouant la tête.

Nouvelle hésitation. Elle stoppe l'appareil qu'elle vient de mettre en marche avant de contourner le bureau. Un claquement sec marque l'ouverture d'un tiroir. Elle y plonge la main et la ramène brusquement, armée d'un petit tube à l'embouchure évasée qu'elle braque sur moi.

Le temps de réaliser que son geste est menaçant, elle a appuyé sur la détente. Je me sens aussitôt immobilisé. Non, pas exactement. J'ai l'impression de me débattre vainement dans une sorte de nuage. Le corps engourdi, comme ensommeillé et l'esprit lucide.

Un rêve, oui, voilà. J'ai l'impression de rêver en sachant que ce n'est pas vrai. La jeune fille sourit. Un sourire qui se veut rassurant car son expression reste tragique.

— Que se passe-t-il ? hurle Ornano dans le micro.

Impossible de lui répondre. Je l'entends, mais un peu comme s'il se trouvait à des milliers de kilomètres de moi. La jeune fille disparaît de mon champ de vision.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? Que t'a-t-elle fait ?

Il doit voir que je suis vivant. Du moins, je l'espère. Aucun secours à attendre de lui tant que le capitaine ne sera pas sorti de son hibernation.

Que me fait-on ? Il me semble que tout mon crâne est brusquement enfermé dans une sorte de filet. Une sensation douloureuse qui s'estompe progressivement. De toute façon, je suis incapable de bouger.

— Talban ! crie Ornano.

En même temps, j'ai l'impression que quelqu'un d'autre me parle *depuis l'intérieur*.

— Si vous me comprenez, pensez fortement à votre nom.

— Si je comprends qui ?

— Moi, je suis la femme que vous avez sauvée.

— Une belle garce !

— Je ne vous veux pas de mal. Votre nom ?

Ornano doit s'intéresser à ce qu'elle fait car il

reste silencieux. Comme la fille me le demande, je pense à mon nom :

— Frédéric Talban !

— Moi, je m'appelle Marka. L'ankylose qui vous paralyse va se dissiper. N'enlevez pas le serre-tête qui emprisonne votre front ; il nous permet de communiquer. J'ai dû vous immobiliser avant de le poser sur votre front car vous vous seriez sans doute mépris sur mon geste.

— C'est maintenant que je risque de me méprendre.

— Je ne vous veux pas de mal.

— Moi non plus.

— C'est vous qui avez mis en marche le robot de la salle de régénérescence ?

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

— Un Terrien.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Un être semblable à vous mais qui vient d'un autre système solaire.

— Un Kholka ?

Le mot ne me dit rien, mais peu à peu des images se forment dans mes pensées... Des images d'hommes, de femmes, de toute une foule.

— Tout ce que vous me montrez là ne correspond à rien pour moi.

— Pensez à Argara.

— Argara ? De quoi s'agit-il ?

Cette fois, je sens nettement son inquisition dans mon subconscient. J'en éprouve un sentiment de malaise difficile à traduire, mais cela ne dure que quelques secondes. Tout à coup la tension se relâche et Marka revient devant moi.

— Je ne savais pas qu'une planète aussi lointaine pouvait être habitée par des hommes de notre race. En tout cas, vous n'êtes pas un Kholka.

— Qui sont les Kholkas ?

— Nos ennemis.

En même temps, l'étrange paralysie qui m'immobilisait se dissipe ; je retrouve la plénitude de mes moyens.

— Pardonnez-moi, Talban, mais je ne pouvais pas prendre le risque. Il fallait d'abord que je sois certaine que vous n'étiez pas un Kholka.

Son front est ceint d'une bande de métal noir qui paraît s'incruster dans sa tête au niveau des tempes. Je dois porter le même appareil. C'est lorsqu'elle me l'a posé que j'ai eu l'impression que mon crâne était pris dans un filet.

Ornano doit me voir remuer et demande d'une voix anxieuse :

— Tu peux parler, maintenant ?

— Oui, mais rassure-toi, je ne crois pas être en danger.

— Je suis là, de toute façon. Le processus de réanimation a commencé.

Marka a écouté avec un sourire :

— Vous êtes en rapport avec vos compagnons ?

— Un, en tout cas.

— Je sais, j'ai plongé dans vos pensées. La Terre ! Je suis en mesure de situer son système. Des astronefs d'Argara l'ont visitée il y a très longtemps. Elle n'était peuplée que de tribus sauvages sans rapport avec vous.

— Les hommes de ces tribus ont évolué.

— De toute façon, cette exploration date de milliers d'années en arrière; des milliers, oui.

De nouveau, son visage reflète un désespoir farouche.

— Il y a longtemps que vous étiez en hibernation ?

— En état de vie suspendue? Oui, très longtemps, je l'ai appris avec horreur : mille six cent trente-trois ans.

Je ne connais personne, pas même chez les Ancêtres, qui n'ait hiberné aussi longtemps; devant mon ahurissement, Marka ajoute :

— J'aurais pu rester en état de vie suspendue tant que les installations de ce vaisseau auraient fonctionné, et elles sont pratiquement indestructibles. Dans l'espace, en tout cas !

Elle s'assied dans l'espèce de montage de fer qui a la forme d'un fauteuil. Un champ de

force doit la soutenir et épouser la forme de son corps. D'une voix grave, car j'entends sa voix en même temps que sa pensée s'imprime en moi, elle ajoute :

— Sur Argara, je ne sais pas ce que nous retrouverons. Je suis peut-être la dernière de ma race.

Elle a un sourire triste :

— La race que les Kholkas voulaient absolument détruire.

— Pourquoi?

— Sur Terre, avez-vous des races différentes ?

— Oui, des Blancs, des Noirs, des Jaunes, des Rouges et chacune de ces races comporte encore des rameaux différents.

— Comme sur Argara. Vous êtes de race blanche, vous... Tous les Ancêtres le sont?

— Oui.

— C'est celle qui prédomine, qui a donné son essor à la civilisation. Il en était ainsi sur Argara, mais peu à peu, les barrières morales qui séparaient les races sont tombées. Elles ont toutes fusionné. Vous n'en êtes pas encore là ?

— Heureusement.

— Tant que les mélanges gardent un caractère exceptionnel, ils ne présentent aucun danger. Sur Argara, les distinctions ont presque totalement disparu. Une race hybride était née de cette formidable fusion à l'échelle planétaire. Naturellement, elle a commencé tout de suite à dégénérer. Il ne pouvait en être autrement. La nature le prouve, c'est le lot de toutes les espèces, plantes ou animaux. Elles ne progressent que si elles sont sévèrement sélectionnées.

Son regard se fait rêveur :

— Je me demande ce que je retrouverai là-bas.

Visiblement, elle n'a pas envie de m'en dire davantage sur ce sujet. Ce n'est d'ailleurs pas ce qui m'intéresse le plus et je profite de la transition pour demander :

— Que s'est-il passé sur ce vaisseau ? Dans le couloir, j'ai trouvé des cadavres momifiés, puis un autre dans la salle où vous vous trouviez. Vous avez dû le voir aussi.

— Le cadavre de mon père.

— Cet homme était votre père ?

— Oui.

— Si jeune ?

— Mon père avait quatre-vingt-douze ans. Ne vous méprenez pas, j'en ai trente. Seulement, l'âge ne nous marque pas, enfin ne nous marque plus car il n'en a pas toujours été ainsi sur Argara.

— Il était blessé, n'est-ce pas?

— Je le savais lorsqu'il m'a placée en état de vie suspendue, mais ne croyais pas que sa blessure était aussi grave. Lui devait s'en douter. Ce qui s'est passé ? Une révolte de l'équipage, composé pour la plus grande partie de Kholkas que nous pensions fidèles.

Quittant le fauteuil, elle se met à marcher de long en large devant le bureau, préoccupée :

— De toute façon, il faudra que vous appreniez la vérité. Nous appelons Kholkas cette race hybride, née sur Argara. Des métis de métis. C'est bien la chose la plus abominable qui puisse exister. Lentement, elle a tout envahi. Elle a constitué la majorité, a commencé à peser sur les lois, a voulu prendre la direction de la planète.

— Ce que vous n'avez pu admettre ?

— En un sens ! Le nombre des aliénés a augmenté dans des proportions considérables. Une sorte de lâcheté collective a amené les hommes à se targuer de droits avant de songer à

leurs devoirs. Le rythme des naissances s'est accéléré jusqu'à mettre en péril les ressources alimentaires d'Argara. Naturellement, il a fallu réagir.

Elle s'arrête et s'adosse au bureau, les bras ramenés derrière le dos :

— Les Kholkas ne sont pas les principaux responsables. Leurs chefs étaient des nôtres. Ils les ont fanatisés pour des raisons d'intérêt ou de prestige personnel. Toujours facile, de flatter les bas instincts de l'homme !

— On appelle cela la politique.

— Le peuple est incapable de juger par lui-même. Il devient vite malléable entre les mains de ses meneurs. On lui fait accepter ce qu'on veut, pourvu qu'on aille dans le sens de ses satisfactions immédiates. L'ossature de notre société était encore constituée par un certain nombre de familles dont le sang était resté à peu près pur. Ces familles formaient une sorte de communauté à part, plus ou moins indépendante, qui s'était donné des lois très strictes. Des lois morales, d'abord, qui sont devenues finalement des lois tout court. Cette communauté restait d'ailleurs au service de la collectivité.

— Forte de certains privilèges ?

— Bien sûr, et ces privilèges ont fini par exaspérer la grande masse des autres. Un conflit a éclaté. Les Kholkas avaient le nombre, nous avions la puissance, mais une puissance dont nous n'avons pas osé nous servir. Nous avons reculé devant la pénible nécessité d'anéantir presque complètement le reste de la population.

Tout à coup, je sens qu'elle viole de nouveau profondément mon subconscient à la recherche d'une comparaison :

— Nous formions quelque chose de comparable aux communautés de moines qui ont sauvé une partie de votre civilisation au cours de votre Moyen Age.

— Je vois.

— Nous disposions de quelques secrets que nous gardions jalousement. La vie suspendue, par exemple. De plus, tout le patrimoine scientifique d'Argara était entre nos mains. Renonçant à employer la force, le conseil de nos sages a décidé d'abandonner les Kholkas à leur sort. Pas tous. Il en existait qui ne partageaient pas la folie générale. Du moins, le pensions-nous.

Un sourire plein d'amertume déforme sa bouche :

— Nos sages ont estimé que, privés de ses techniciens brutalement, une société ne mettrait pas plus d'un siècle à se décomposer complètement dans l'anarchie et les guerres civiles. Ils ont donc décidé de disparaître.

— Pour un siècle ?

— Oui, mais il y a mille ans de cela. Nous avons construit des bases secrètes où les nôtres se sont mis en état de vie suspendue. Du jour au lendemain, tout le potentiel scientifique de la planète s'est retiré. Ces bases secrètes, nous avons eu besoin de main-d'œuvre pour les construire. Une main-d'œuvre qu'il avait bien fallu recruter parmi les Kholkas. Nous ne pouvions ni les tuer, ni leur permettre de retourner auprès des leurs. Ils auraient fini par parler de nos bases, y auraient conduit nos ennemis.

— Un terrible problème.

— Que nous avons résolu en décidant de les transférer tous sur une autre planète.

— Contre leur gré ?

— Pas complètement. Beaucoup étaient d'accord. Ils ont été embarqués sur une flottille de huit vaisseaux de l'espace semblables à celui-ci et cette flottille a quitté Argara. Elle devait y retourner cent ans plus tard.

— Pour libérer les vôtres en hibernation dans vos bases ?

— Oui, mais en cours de route, les Kholkas se sont révoltés. Ils se sont rendus maître de sept vaisseaux sur huit et ont bien failli s'emparer de celui-ci. Les cadavres que vous avez découverts dans le sas d'accès sont ceux des mutins qui tentaient d'ouvrir le sas à leurs compagnons. Mon père a réussi à les foudroyer à la dernière seconde.

— Que sont devenus les sept autres vaisseaux ?

— Nous avons dû les désintégrer. De ce côté-là, il n'y a pratiquement pas eu de résistance. Privés des nôtres, les Kholkas n'étaient même pas capables de diriger correctement les astronefs.

— Et vous êtes restés...

— A deux, seuls survivants de toute l'escadre. Sans équipage, donc dans l'impossibilité absolue de manœuvrer le *Marka*. Mon père avait donné mon nom au vaisseau. Notre seule ressource était de nous placer également en état de vie suspendue avec l'espoir, à peu près insensé à l'époque, que quelqu'un pourrait venir nous délivrer.

Ses yeux se mouillent :

— Mon père ne pensait plus à lui. Il savait qu'il allait mourir mais a cherché à me préserver à tout prix. Olgoo, le robot qui m'a réanimée me l'a expliqué. Vous êtes venu, Talban. Mille six cent trente-trois ans plus tard. Et sur Argara les miens m'attendent.

CHAPITRE IV

Marka me fait visiter le vaisseau. Enfin, comme elle tient à vérifier les installations du bord, je l'accompagne. Tout semble fonctionner parfaitement.

Moi, je ne suis pas en mesure de me rendre compte, mais Ornano a sans doute branché une caméra en face de l'écran. Elle correspond à l'œil électronique que je promène avec moi. Marka ne paraît pas s'en soucier.

Elle doit pourtant savoir ce que c'est. Olgoo, l'immense robot qui l'a réanimée, nous suit. Une sorte de majordome. Marka lui donne des ordres et il les retransmet à d'autres robots comme lui, mais plus spécialisés, notamment lorsque nous trouvons des cadavres. Il y en a beaucoup, tous momifiés, dans les couloirs ou les ascenseurs. Marka ne leur prête qu'une attention négligente. Olgoo s'occupe de les faire disparaître.

— Vous étiez combien, à bord, lorsque la révolte a éclaté ?

— De race pure, seulement quatre mais le vaisseau emmenait environ un millier de Kholkas.

— Aucun n'a échappé ?

— Non, la plupart ont été asphyxiés dans leur dortoir.

Nous entrons dans ce qui correspond à la salle des machines. Des machines dont je ne comprends pas le fonctionnement et qui n'ont aucun rapport avec celles de *L'Etoile*.

Marka en met quelques-unes en marche avant de s'accouder à une main courante de fer pour en surveiller le comportement.

— La révolte a éclaté simultanément sur les huit vaisseaux. Je ne sais pas ce qui s'est passé sur les sept autres, mais j'imagine que le scénario a été le même partout.

— Rien ne pouvait vous laisser prévoir ce qui allait arriver ? Les esprits n'étaient pas échauffés ?

— Non. Une fois par jour, mon père descendait ici avec ses officiers. Nous nous trouvions dans un étage des soutes interdit aux Kholkas. Comment avaient-ils réussi à désamorcer les circuits de protection, je ne le saurai sans doute jamais. Toujours est-il qu'ils ont brusquement envahi cette salle.

— Votre père et ses officiers n'ont pas pu se défendre ?

— Ils ont été pris par surprise. Moi, ce jour-là, je n'étais pas descendue avec eux. Une chance ! J'ai pu lancer des robots-combattants contre les révoltés qui avaient déjà commencé à envahir les couloirs de la tour centrale.

Des souvenirs qui la bouleversent. S'ils sont vieux de plus de mille ans, pour elle, ils sont tout frais.

— La bataille a été terrible, Talban. Olgoo a réussi à retrouver mon père et à le ramener grièvement blessé dans la tour centrale. Ses officiers avaient été exécutés par les mutins. C'est alors que nous avons décidé d'en finir une fois pour toutes.

— Au gaz ?

— Il n'y avait pas d'autre solution, d'autant plus que nous ne pouvions attendre aucun secours des autres vaisseaux déjà tombés aux mains des rebelles. Contre eux, nous avons lâché des bombes thermiques à têtes chercheuses. Nous nous étions entourés d'un champ de force. Ça n'a duré que quelques secondes après lesquelles nous nous sommes retrouvés à deux, seuls et impuissants. Il faut au moins être cinq pour manœuvrer le *Marka*.

Apparemment satisfaite du contrôle qu'elle vient d'effectuer, elle bloque les circuits, puis donne des ordres à Olgoo. Tous concernent les cadavres momifiés qui se trouvent encore à

bord. Le robot nous quitte.

— Le *Marka* est mécaniquement en parfait état. Dès que vous m'aurez fourni un équipage, nous pourrons repartir. Je n'ai pas très bien compris ce qui est arrivé à votre propre vaisseau.

— Le coordinateur de puissance a été détruit. Sans lui, les moteurs ne tournent pas tous au même régime, et si jamais l'un d'eux s'emballait, ce serait la catastrophe. L'explosion finale. Nous pouvons réparer, mais pas dans l'espace. Quand je me suis réveillé, Ornano m'a appris que nous cherchons, en dérivant, une planète depuis plus d'un siècle.

— Je vous conduirai sur Argara.

Nous reprenons un ascenseur pour un autre étage de la tour centrale où se trouvent ce que Marka appelle « les appartements ». Des meubles aux formes bizarres; enfin bizarres pour moi qui suis habitué à d'autres lignes. Ils sont tous dans cette espèce de marbre noir que j'ai déjà remarqué dans le bureau.

Ici, les murs sont de teintes claires. Les mêmes sièges dont on ne voit que l'armature métallique. On y est merveilleusement bien assis sur un faisceau d'ondes portantes qui épousent la forme du corps.

— Dans l'espace, me dit Marka, nous nous nourrissons exclusivement de pilules nutritives.

— Nous, nous emportons des vivres, mais cela revient pratiquement au même ; pour pouvoir être conservés, les aliments doivent être traités et ils ont tous le même goût.

Marka me fait goûter à ses pilules. Elles ont une saveur vaguement sucrée qui n'est pas désagréable.

— Cela a dû être terrible, quand vous vous êtes retrouvés seuls à bord ?

— Terrible, oui! Mon père m'a caché la gravité de sa blessure et nous avons décidé de nous placer en état de vie suspendue jusqu'à ce qu'on vienne nous délivrer.

— Vous aviez un espoir ?

— On a toujours un espoir.

Une moue désabusée déforme sa bouche :

— Le nôtre, c'était qu'une nouvelle civilisation prenne son essor sur Argara et qu'elle découvre les voyages dans l'espace, mais ça ne s'est sans doute pas produit.

Avec un sourire, elle ajoute :

— Il a fallu que ce soit vous qui veniez... de beaucoup plus loin.

— Pourquoi dites-vous une nouvelle civilisation? Vos ennemis étaient déjà des civilisés.

— Oui et non. Ils bénéficient de la civilisation que nous avons apportée, mais nous ne leur avons rien laissé. Pas de techniciens, et surtout, toutes les centrales énergétiques avaient été détruites par nos soins.

— Pas de techniciens? Ils n'en avaient pas formé?

Elle haussa les épaules :

— Les Kholkas étaient des assistés.

Ornano doit se trouver au bloc d'hibernation car il ne s'est plus manifesté depuis que j'ai pu le rassurer sur mon sort. Épuisée, Marka s'est retirée dans une chambre pour se reposer. Moi-même, j'ai dormi longtemps.

De toute façon, nous sommes sauvés. Notre longue dérive dans l'espace va prendre fin. Nous repartirons vers Glaukos. J'y pense en m'éveillant, mais pas avec la satisfaction que cette perspective devrait m'apporter.

A cause de Marka! A-t-elle la moindre chance de retrouver les siens dans les bases secrètes où ils se sont mis en hibernation ? J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard. A terre, les conditions ne sont pas celles de l'espace pour des survies de ce genre.

Ce qui est possible dans le vide ne l'est pas sur une planète où toutes les installations sont à la merci de trop d'éléments de déséquilibre.

— Talban, enfin, tu es réveillé !

— Tu as déjà voulu m'appeler ?

— Plusieurs fois, mais comme tu dormais je ne t'ai pas dérangé. Il n'y avait pas d'urgence, de toute façon. La réanimation du capitaine touche à son dernier stade.

Sa voix est fatiguée. Evidemment il a dû s'occuper simultanément du bloc d'hibernation et du tableau de bord.

— Je t'ai laissé tout le boulot.

— Si j'avait tiré le bon numéro, c'est moi qui aurait pu dormir.

Il rit :

— Pas encore réveillée, Marka ?

— Non.

Rapidement, je lui résume tout ce qu'elle m'a appris et ce que j'ai découvert. Lorsque j'ai fini, il émet un sifflement dubitatif :

— Quand elle t'a raconté son histoire, je n'étais pas à l'écoute. Encore une chance qu'elle soit seule, dis donc ! Si jamais tu avais réveillé une demi-douzaine de ces Argariens, on serait dans de beaux draps. Ils sont drôlement en avance sur nous !

— Ça ne veut pas dire qu'ils nous auraient laissés tomber.

— D'accord, seulement dans le cas le plus favorable, ce serait *au revoir et merci*. On ne partage pas facilement ses secrets quand on a l'avantage. Maintenant, au moins, nous avons une petite chance. Marka ne retrouvera sans doute personne et devra se joindre à nous. Avec un sacré petit capital : un astronef en avance de dix générations de savants.

Evidemment, je n'avais pas encore envisagé le problème sous cet angle-là. Si Marka retrouve les siens, nous serons en face de concurrents dans l'espace. Ça ne nous plaira pas et ça ne leur plaira pas non plus, mais pour eux, ce sera sans importance. Ils tiennent de toute façon le bon bout.

— Je retourne au bloc d'hibernation, m'annonce Ornano.

Dans l'espace, personne ne fait de sentiment. Personne ne peut en faire. Sur Métella, nous avons trouvé des indigènes terriblement évolués. Une science embryonnaire, mais qui progressait à pas de géant.

Ils nous ont rendu des services, les Mételliens. Seulement, la perspective de devoir rapidement les traiter en égaux ne nous a pas plu. Il y a des erreurs qu'on ne répète pas.

Terre O, avant la grande libération de l'espace, a connu le cas. C'est un peu en souvenir de ce qui s'y est passé que nous n'avons pas voulu nous retrouver dans la situation de ceux qu'on appelait les colonialistes au XX^e siècle.

Cela a été facile car nous n'avons pas d'opinion publique. Tous les Ancêtres sont des aventuriers réalistes et souvent cyniques. Notre gâteau, nous l'avons préservé.

Des troubles ont éclaté sur Métella. Nous avons alternativement soutenu les uns, puis les autres. Maintenant, il n'y a plus de danger ! Les Mételliens ne se poseront jamais en rivaux pour nous dans l'espace. Jamais.

Si Marka retrouve les siens, ceux-ci raisonneront peut-être exactement comme nous.

A en juger par la manière dont Marka et son père se sont débarrassés des Kholkas, ce sont des gens qui ne font pas de sentimentalité.

Toujours seul, je me mets à fouiner un peu partout. Cela ne m'apporte pas grand-chose. Et puis, j'ai peur de me perdre. Tout ce que je peux me permettre, ce sont des va-et-vient entre les étages de la tour centrale car j'ai vu Marka se servir des ascenseurs.

Deux fois, je tombe sur Olgoo. Il ne me prête aucune attention. Impressionnant, ce robot ! Il doit être extraordinairement perfectionné. Marka lui donna ses ordres exactement comme à un être vivant.

Les cadavres momifiés qui encombraient le couloir par lequel je suis entré ont tous disparu. Celui du père de Marka aussi. Je m'en rends compte en visitant la salle du sarcophage qui a repris sa place au milieu de la pièce.

J'y suis depuis quelques minutes lorsque le robot vient me rejoindre. Tout à fait comme s'il me surveillait. Du coup, je décide de tenter une expérience, je passe dans le « bureau » et saisis un cylindre sur le premier rayon à ma portée.

Ce cylindre, je le tends à Olgoo. Normalement, il ne devrait pas réagir, mais à ma grande surprise il le prend dans une de ses pinces avant de se diriger vers une des machines dans laquelle il l'introduit.

Immédiatement un homme apparaît sur l'écran. Il parle avec véhémence. J'entends sa voix sans comprendre ce qu'il dit. Pour que mon serre-tête agisse, il faut qu'il soit en relais.

Un homme d'un certain âge. Le visage aux traits accusés portant une courte barbe noire très drue. Son image s'efface, remplacée par celle d'une rue dans une ville civilisée.

Sans doute une des grandes cités d'Argara, peut-être à l'époque où Marka y vivait. Des passants... Les hommes portent un pantalon retenu sous le pied et une blouse multicolore aux manches bouffantes. Les femmes sont toutes en short court, la poitrine dissimulée dans un soutien-gorge, généralement de métal.

Elles sont grandes, élancées et, comme les hommes, ont le teint olivâtre. Quelque chose me choque dans leur allure et je mets un certain temps avant de comprendre ce que c'est. Il y a quelque chose de lourd, de presque simiesque dans leur démarche.

Sur la chaussée, des voitures. Aucun rapport avec les voitures d'origine terrienne. Elles sont toutes à deux places, sans longueur. Des cubes rectangulaires dressés sur leurs côté le plus étroit.

L'image se déplace. Maintenant, elle montre une grande place grouillante de monde, puis se précise sur un vaste immeuble. On dirait une église dont le parvis est dégagé, devant un monumental escalier au bas duquel des gardes armés contiennent la foule.

Brusquement les portes de ce que je prends toujours pour une église s'ouvrent toutes grandes. Des gardes apparaissent, entourant un homme blanc vêtu d'une combinaison semblable à celui que j'ai vu sur Marka et sur son père.

Un grand gaillard au teint olivâtre prononce un discours que la foule écoute religieusement. Lorsqu'il a fini, les gardes empoignent l'homme. Une bourrade le jette au bas des marches. Il roule à terre; un coup de fouet l'oblige à se relever et c'est la curée...

La foule s'en empare. Une foule en déliré, prise d'une sorte de folie hystérique.

— Les Kholkas !

Je me retourne. Marka est venue me rejoindre. Son visage est flamboyant de colère.

— Voilà où nous en étions lorsque les miens ont décidé de se mettre en état de vie suspendue. La victime s'appelait Lhortam ; c'était un de nos chefs. Il venait de prendre contact avec les autorités pour éviter une épreuve de force. On lui avait donné un sauf-conduit. C'est ce jour-là que les autorités kholkas ont exigé que nous rendions toutes nos armes et que nous remettions la direction de toutes les centrales à des commissaires du gouvernement.

— Oui a pris ce film ?

— Les nôtres, dans un appareil volant.

— Les Kholkas n'ont pas cherché à le détruire ?

— Ils ne savaient pas et le pilote était de leur race.

La fureur fait briller son regard.

— Inutile de continuer à vous indigner, Marka. Tous ces hommes sont morts depuis plus de mille ans. Pour nous, pour tous ceux qui hibernent, les événements perdent leur sens. Nous ne sommes plus que des spectateurs indifférents.

— Vous, peut-être...

— Vous aussi, Marka, vous verrez. Dès qu'on a cessé de respecter la loi du temps, on devient autre chose. Une race à part, que ceux qui vivent leur vie en une seule fois ont appelée les Ancêtres.

— Et si je retrouve les miens ?

— Le cas sera différent, bien sûr. Tout dépendra de l'état dans lequel sera Argara. Des hommes y vivent certainement. Des hommes nouveaux !

— Qui sont les descendants de nos tortionnaires.

Marka me fait passer d'autres cylindres, moins horribles ceux-là. Argara est une planète qui, par bien des côtés, ressemble à Terre O. Plus chaude, avec une végétation luxuriante, les animaux sont plus divers aussi. Beaucoup de serpents, certains domestiques, notamment les plus grands, beaucoup plus gros que les nôtres.

— Talban !

Ce n'est plus la voix d'Ornano, mais celle du capitaine Tréville.

— Heureux de vous entendre, capitaine.

— Je vous rejoins avec Desrieux. Annoncez-moi à la mystérieuse rescapée de l'espace que vous avez sauvée.

CHAPITRE V

Le capitaine estime que nous aurions dû attendre son réveil avant de prendre l'initiative de pénétrer dans le mystérieux vaisseau et surtout de réanimer Marka.

— Ornano m'a donné vos raisons, dit-il assez sèchement. Je veux bien les admettre, mais tout en déplorant d'avoir été mis devant le fait accompli.

Ça passe. Seulement, dès que j'ai fait les présentations, il m'écarte, en m'ordonnant de regagner le bord. Marka paraît surprise, mais ne présente aucune objection. Elle nous a écoutés en silence et un sourire vaguement ironique joue sur ses lèvres.

Un véritable hercule, le capitaine! Pierre Tréville. Cinquante ans de vie réelle, un visage carré, énergique, des cheveux grisonnants coiffés en brosse. Le menton est proéminent et volontaire.

Il a fait partie d'une des toutes premières expéditions que la Terre a lancées vers les étoiles. Marka le reçoit en compagnie du premier lieutenant Desrieux dans le « bureau » qui précède la salle du sarcophage. Olgoo, qui reste avec elle, a disposé des sièges. Ces fameux sièges invisibles qui donnent l'impression qu'on ne va s'asseoir sur rien.

Avant de les quitter, j'ai le temps de voir Tréville se baisser avec circonspection. Dommage de ne pas pouvoir assister à l'entretien. Dans une certaine mesure je considère que Marka m'appartient. C'est moi qui l'ai sauvée, après tout ! Et elle est rudement jolie ; peut-être trop. Rien de plus mauvais pour un homme de l'espace. J'ai déjà été amoureux. La dernière fois, cela se passait lors d'une escale sur Glaukos, justement.

J'ai failli ne pas repartir. Ce qui m'a sauvé, c'est la rencontre que j'ai faite d'un ancien de *l'Athos* qui avait fait comme moi, une génération auparavant. Il était vieux, désabusé, plein de regrets.

Il m'a expliqué sa vie, m'a démontré qu'on ne peut plus s'adapter. Il y a trop d'heures sans importance dans la vie d'un homme normal. Ce dernier ne s'en rend pas compte. Nous, si... et cela nous donne l'impression de gaspiller ce que nous avons de plus précieux. Finalement, je suis reparti. A l'escale suivante, sur Terre O, je n'avais pas encore oublié. La seule escale de ma vie durant laquelle je ne me sois pas marié, durant laquelle j'ai essayé de m'étourdir avec des filles faciles et en buvant.

Par la suite, je n'ai jamais regretté ma décision. Les Ancêtres n'appartiennent à aucune civilisation et n'en constituent pas vraiment une. Des spectateurs, ce mot me revient. Je l'ai déjà employé avec Marka et il est juste. Abominablement.

Je reprends mon scaphandre, l'endosse puis attends d'être enfermé dans le sas de sortie pour visser mon casque et vérifier l'arrivée d'oxygène. Lorsque c'est fait, j'abaisse la manette d'ouverture.

Pendant que les portes s'ouvrent, je lance un appel au poste de contrôle de *l'Etoile*. Ce n'est pas Ornano qui me répond, mais un nommé Landhurst qu'on a réanimé avec le capitaine.

— Rentre à bord par le sas n° 6.

— Paré.

Je saute. On saute toujours quel que soit l'endroit où l'on va. En un sens, Tréville a bien fait de me renvoyer. Il a dû comprendre. C'est un vieux routier de l'espace. Il sait qu'en aucun cas nous ne devons nous abandonner à des chimères.

En me renvoyant, il m'empêche de me monter le bourrichon.

Grand branle-bas sur *l'Etoile*. Lorsque Ornano lui a dit que nous nous trouvions à portée

d'une planète et que l'autre vaisseau pourrait nous y conduire, le capitaine a pris le risque d'emprunter l'énergie réservée aux moteurs pour le bloc d'hibernation et fait réanimer tout l'équipage.

Je ne comprends pas. Rien ne presse, après tout, mais Tréville doit avoir ses raisons. En tout cas, sur *l'Etoile*, cela fait jour de fête. Personnellement, je commence par aller récupérer au magasin de la soute inférieure mes biens privés.

Deux malles carrées que le monte-charge du bord ramène à l'étage des cabines. Je retrouve la mienne avec satisfaction et commence tout de suite à vider mes malles. En dehors de mes vêtements, rayon souvenirs, elles contiennent surtout des photos et des films. Beaucoup de livres aussi. Le tout rangé par époque.

Chaque époque correspond à une de mes vies. Nous appelons « vie » une escale sur Terre O ou dans une colonie terrienne d'un système solaire quelconque. Une escale au cours de laquelle nous nous sommes mariés.

J'ai épousé douze femmes différentes. La plupart m'ont sans doute donné des enfants, mais je n'ai pas retrouvé la trace de tous mes descendants. Ils doivent être innombrables. De toute façon, je n'en tiens plus la comptabilité.

Au début, cela m'amusait, mais on se lasse de tout. Aux escales, sur le fret vendu, il nous revient à chacun une véritable fortune en monnaie locale. Cette fortune est sans valeur pour nous. Comme nous vivons à cheval d'un siècle sur l'autre, nous ne pouvons pas thésauriser. Nos femmes en héritent. Elles sont riches après notre départ et, automatiquement, nous sommes des partis enviés.

En plus, inconsciemment, nous aspirons tous à créer un foyer, même s'il ne doit être que provisoire. Un voyage de noces, une courte lune de miel... et nous ne connaissons jamais nos enfants.

Ornano vient me rejoindre. Il a les traits marqués par la fatigue et se laisse lourdement tomber sur le banc fixé au mur en face de ma couchette.

— Carmini, le médecin, vient de me relayer au bloc d'hibernation; pas trop tôt. Tréville t'a viré?

— Oui.

— Il aurait préféré que nous ne bougions pas avant son réveil.

— Je sais, il me l'a dit aussi.

— Naturellement, il a bien dû accepter nos raisons. Ce qui le chiffonne, ce sont les enregistrements que j'ai pris.

— Lesquels?

— Toutes tes conversations avec la rescapée. L'idée d'aller délivrer les zigomars qui attendent sur Argara ne lui sourit guère.

— Nous ne pouvons pas agir autrement.

— Tout dépend...

Il prend dans sa poche un cigare blanc de Tzara et l'allume lentement avant de reprendre :

— Ce vaisseau est une mécanique humaine qui tire son énergie d'une pile atomique monumentale.

— Comment le sais-tu ?

— Les détecteurs l'ont découvert. Le principe de base de tout ce qui fonctionne sur le *Marka* est le même que sur *L'Etoile*, en plus perfectionné, bien sûr. Nos techniciens comprendraient vite comment ça marche.

— Tréville songe à s'emparer du vaisseau?

— Normalement, cela doit être fait. Je l'ai entendu discuter avec Desrieux. Note que cette

Marka sera bien traitée. Nous lui appliquerons nos lois de l'espace.

— On lui donnera *L'Etoile* en compensation de son propre vaisseau sur lequel nous exercerons un droit de prise sous prétexte que, n'ayant personne au poste de contrôle, le *Marka* peut être considéré comme une épave ?

— Tout juste. Elle pourra se recruter un équipage sur Glaukos et à ce moment-là retourner sur Argara pour y faire ce qu'elle veut.

— Délivrer les siens.

— Oui. Quand elle pourra en revenir, dans un siècle ou deux, tous nos vaisseaux seront équipés des perfectionnements que comporte le sien. Nous serons alors à égalité.

— Marka refusera un tel marché.

— Le commando de Drumont est parti pour le vaisseau tout de suite après ton retour.

J'aurais dû m'y attendre. Si je n'avais pas connu personnellement Marka, je trouverais sans doute que c'est normal. Dans la situation actuelle, je considère qu'il s'agit d'un acte de piraterie, mais n'ai pas le temps de le dire à Ornano.

Le haut-parleur de ma cabine nasille un ordre :

— Talban, au poste de commandement.

L'ascenseur me dépose à l'étage du poste et je sors de la cabine que Drumont attendait,

— Alors, fais-je, vous avez ramené Marka ?

Drumont a un visage anguleux au regard froid.

— Tu parles ! Le mécanisme du sas d'accès était bloqué ; enfin *s'est bloqué* dès que nous y sommes entrés. Nous étions pris au piège et avons dû attendre la fin de la conférence. Tréville nous a délivrés quand il en a eu fini. Il n'était plus question d'enlever qui que ce soit.

— Tréville vous a décommandés ?

— Il était à cran et n'a pas desserré les dents. Desrieux non plus. Ça n'a pas dû marcher comme ils l'espéraient.

Marka a deviné tout de suite ce que le capitaine mijotait. Fatalement, puisqu'elle lit dans les pensées. Je ne me souviens plus si je l'avais signalé à Ornano.

Non, je ne crois pas. Dans ces conditions, c'était perdu d'avance. Plutôt grave. Marka sait à quoi s'en tenir, maintenant, ce qui ne va pas faciliter les choses. Je n'étais pas d'accord avec la décision du commandant, mais tout à coup j'appréhende la suite.

Laissant Drumont, je me dirige vers le poste. Desrieux devait me guetter. Il ouvre la porte avant même que je sois arrivé. Law est là, le second et Tringard, l'autre lieutenant. En somme, l'état-major au complet.

Tréville, debout, marche de long en large devant le tableau de bord. D'un mouvement de tête, il me désigne un siège :

— Que pensez-vous de cette Marka, Talban ?

— Mais...

— Vous aviez longuement discuté tous les deux avant mon arrivée.

— Ornano a enregistré toutes nos conversations.

— D'accord, mais la bande n'a rendu que les paroles, pas l'expression.

— Elle m'a raconté à la suite de quelles circonstances elle s'était retrouvée seule sur le vaisseau, puis m'a parlé de la vie sur sa planète d'origine.

Law m'interrompt :

— En somme, elle ne vous a rien dit d'utile.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Avec un sourire railleur, Tréville s'arrête

devant moi :

— Je vais vous le dire. Naturellement, vous vous rendez compte de l'importance que peuvent avoir pour les Ancêtres en général les installations scientifiques de ce vaisseau ?

— Oui.

— Il nous les faut, Talban. A n'importe quel prix !

J'attends, un peu raidi, car je comprends ce qu'il veut dire. Au fond de moi, j'admets qu'il a raison. Les sentiments que je peux avoir et qui ne sont peut-être qu'illusoire ne comptent pas en face de certaines réalités.

— Cette fille a des exigences que nous ne pouvons accepter. Par prudence ! Elle veut que nous allions sur Argara pour réanimer d'éventuels survivants de sa race.

— Cela me paraît normal. De toute façon, nous avons besoin de nous poser sur une planète pour effectuer les réparations indispensables à *L'Etoile*.

— Nous avons besoin de nous poser sur une planète. Seulement ce n'est plus une nécessité si nous pouvons disposer de l'autre vaisseau. Il est intact, elle nous l'a dit. Je lui ai proposé de venir visiter notre vaisseau, mais elle a refusé.

Son regard se durcit :

— J'étais décidé à l'emmener de force et avais ordonné à Drumont de nous rejoindre. Il a été bloqué dans le sas d'accès avec ses hommes. Donc, elle se méfiait. J'ai envisagé de m'emparer d'elle moi-même, mais des robots d'aspect menaçant m'ont brusquement encadré.

Il ne s'est pas rendu compte que Marka lisait dans ses pensées. Desrieux non plus. Je suis tenté de l'avertir, mais y renonce et reste impassible.

— Il n'y a pas eu de heurt, Talban. Elle m'a montré à temps qu'elle se tenait sur ses gardes. Je n'ai pas bougé... Vous connaissez le vieux slogan : montrer sa force pour ne pas avoir à l'utiliser ! C'est exactement ce qui s'est passé et nous sommes arrivés à un accord.

Law intervient :

—Qu'il serait dangereux pour nous de respecter.. Par *nous*, j'entends l'ensemble des Ancêtres.

Je ne comprends pas où ils veulent en venir. Surtout pourquoi ils me mettent au courant. Si, je comprends! Ils ont un plan dans lequel je devrai intervenir, mais je ne vois pas sous quelle forme.

— Marka a besoin de nous, reprend Tréville. Seule, elle n'est pas en mesure de diriger son vaisseau. Elle veut quatre hommes d'équipage... et vous !

— Moi?

— Oui, pour la seconder au poste de commandement. Je lui ai proposé Desrieux, Lax et même Tringard, en appuyant sur le fait qu'ils étaient officiers, mais elle a repoussé mon offre... Elle exige que ce soit vous.

— Au poste de commandement ? Je n'ai pas reçu une formation suffisante.

— Si, comme tous les Ancêtres ! Il ne vous manque que la pratique. A mon avis, elle vous choisit parce que vous l'avez sauvée. Il entre sans doute une grande part de sentiments là-dedans. J'ai accepté en votre nom.

D'un mouvement de tête, je lui donne aussi mon acceptation et il reprend :

— Les quatre hommes qui vous accompagneront sont désignés : Lhomont, Dutriel, von Kolb et Maneri. Quatre techniciens qui se présenteront comme de simples hommes d'équipage. Vous aurez à leur faciliter les choses, Talban.

De nouveau, je suis tenté de lui dire que

Marka lit dans les cerveaux, mais cela lui ferait peut-être changer ses plans et je tiens à revoir Marka. Je me contente de demander :

— Dans quel sens ?

— L'étude de toutes les installations électroniques.

Après une hésitation et en me dévisageant d'un œil froid, il conclut :

— Puis il y a la fille elle-même. A la première occasion, il faudra vous assurer de sa personne par surprise. Comme elle a certainement confiance en vous, ça devrait vous être facile.

Tout de suite, il a un geste rassurant :

— Nous ne lui voulons aucun mal. Elle aura sa place parmi nous. Une place privilégiée puisqu'elle met à notre disposition un vaisseau de l'espace extrêmement perfectionné et d'une technique de construction très largement en avance sur la nôtre.

Un instant il hésite, comme s'il cherchait ses mots, puis :

— Le problème est le suivant : elle retrouvera ceux de sa race ou pas. S'il s'agissait de quelques individus, ça ne présenterait aucun danger, mais dans son esprit, il s'agit de plusieurs milliers de personnes dont un grand nombre de savants. En face d'eux, nous serions en état d'infériorité. Nous ne pouvons donc pas permettre qu'elle les délivre avant que nous soyons en mesure de traiter avec eux d'égal à égal.

Vu sous cet angle, il a raison. J'ai un mouvement de tête pour approuver. Il paraît soulagé et reprend d'une voix un peu moins tendue :

— De plus, il doit exister sur Argara une autre population ; les descendants de ces Kholkas dont elle nous a parlé.

— Ils sont sans doute retournés à la barbarie.

— Une vue de l'esprit! Elle le déduit de certains éléments, mais nous n'en savons rien. Evidemment, cette population a été privée brutalement de toutes ses techniques. Seulement, il s'est écoulé trop de temps. Comment ces Kholkas ont-ils évolué depuis mille six cents ans passés ? Admettons même qu'elle ait raison et que nous trouvions des barbares. Nous sommes une poignée...

De nouveau, son regard se fait inquisiteur :

— Non, Talban. Nous irons peut-être sur Argara, nous délivrerons peut-être les survivants de la race de cette Marka, mais pas avant de pouvoir y débarquer avec des forces suffisantes pour pouvoir tenir la situation en main, et contrôler la réanimation de ces êtres qui deviendront automatiquement nos ennemis.

CHAPITRE VI

Cela ne peut pas marcher. Cela ne marchera pas car Marka lit dans les pensées. J'aurais dû en avertir le capitaine, mais il aurait sans doute pris une autre décision et agi autrement contre la jeune femme. Ce que je ne veux en aucune façon.

Je laisse donc courir. Inconsciemment, j'ai confiance en Marka. Seulement la confiance n'est pas un argument qu'on peut mettre en avant à l'usage des autres. Je la garde pour moi.

Maneri, von Kolb, Lhomont et Dutriel sont déjà prêts à partir. Je les rejoins pendant que le capitaine informe Marka de notre arrivée en se servant de l'audiophone du bord.

Le temps de m'équiper et nous nous lançons dans le vide. Point de chute, un sas d'accès à la base du champignon. Il est ouvert lorsque nous arrivons et se referme automatiquement derrière nous. Trente secondes, puis une autre porte coulisse.

Ce n'est pas Marka qui nous accueille, mais

Olgoo, à l'entrée d'une salle ronde. Nous nous y débarrassons de nos lourds scaphandres spatiaux.

Le robot attend que nous ayons fini avant de nous entraîner le long d'un couloir sinueux. Je suis persuadé que Marka le commande à distance et qu'elle est en mesure de nous surveiller.

Maneri est petit et mince, comme von Kolb. Par contre, Dutriel et Lhomont sont des espèces de géants. Quatre spécialistes. Tréville a su les choisir. Ils seront capables d'arracher tous ses secrets au mystérieux vaisseau.

Nous aboutissons à un petit hall carré sur lequel s'ouvrent plusieurs portes. Au milieu de ce hall, une table, sur laquelle cinq serre-tête translateurs de pensées ont été déposés.

Olgoo me les désigne. J'en explique le fonctionnement à mes quatre compagnons, avant de leur donner l'exemple, en ceignant le mien. Ils se décident à leur tour. Dès qu'ils l'ont posé sur leur front, Marka apparaît, venant de l'intérieur du vaisseau et suivie de deux robots plus petits qu'Olgoo qui braquent sur nous de longs tubes à l'extrémité évasée.

Un instant, Marka nous regarde en silence. Son visage est grave, impassible. Une flamme étrange et dangereuse luit soudain dans ses yeux. Je sens tout de suite que ce n'est pas moi qui l'intéresse. Elle doit sonder l'esprit des techniciens plutôt impressionnés.

Impressionnés au point de rester silencieux. Et moi ? Je me sens mal à l'aise, un peu figé, amorphe et, brusquement, je comprends. Cela se passe comment dans le « bureau » quand Marka m'a plus ou moins paralysé pour pouvoir lire jusque dans mon subconscient.

Non, ce n'est pas une vraie paralysie, mais quelque chose de plus subtil. Finalement, un sourire apparaît sur les lèvres de la jeune femme.

Maneri, puis von Kolb, enfin Dutriel et Lhomont gagnent chacun une des chambres dont les portes s'ouvrent sur le hall.

Le sourire m'est destiné :

— Venez, Talban.

D'un pas mécanique, je me mets en marche. Je ne pourrais pas protester ni surtout résister. Marka emprunte un couloir étroit. Je passe entre les deux robots armés de tubes. Subitement, dès que je les ai dépassés, la tension se relâche.

J'ai l'impression de refaire surface après une longue plongée :

— Marka!

Elle se retourne avec un sourire indéfinissable pour s'adosser à la paroi du couloir :

'— Voilà l'occasion, Talban. J'ai laissé Olgoo et les robots avec vos amis. Profitez-en pour

vous emparer de moi comme vous en avez reçu l'ordre.

Je devrais, mais c'est au-dessus de mes forces. Il y a un conflit en moi. Un conflit de conscience.

Tout à coup, je réalise que Marka continue à lire en moi et j'ai un mouvement d'humeur.

—Un peu facile, votre victoire !

— Il n'est pas question de victoire. Il m'aurait seulement été pénible de vous considérer comme un ennemi. Evidemment; j'ai un avantage sur vous. Je sais, alors que vous êtes bien obligé de rester dans l'expectative en ce qui me concerne. Venez !

Ce qu'elle vient de me dire ne me suffit pas entièrement, mais que répondre ? Nous entrons dans la cabine d'un ascenseur qui se met en marche tout de suite.

Marka me fixe d'un air dubitatif :

— Les Ancêtres sont bizarres !

— La vie dans l'espace leur a appris à se méfier et à prendre toujours le maximum de précautions.

— Vous êtes l'un d'eux et pourtant vous me faites confiance.

— Pour des raisons personnelles.

— Je les connais.

Evidemment ! Son sourire se fait plus tendre et je rougis violemment :

— Moi aussi j'ai une grande sympathie pour vous, Talban. C'était fatal. Quand nous nous sommes vus pour la première fois, nous sortions tous les deux d'une longue période de vie suspendue. Ça crée des liens.

La cabine nous enlève silencieusement. La poitrine de Marka se soulève un peu convulsivement. La gorge sèche, je demande :

—Que s'est-il passé avec mes compagnons ? Vous ne leur avez rien dit et ils ont eu l'air de vous obéir comme des machines.

— Les robots qui m'accompagnaient les ont placés en état d'hypnose.

— Grâce à leurs tubes ?

— Ils émettent un rayonnement qui agit sur le subconscient dont on peut se rendre maître car il se trouve tout de suite en état de moindre résistance.

— J'en ai ressenti les effets.

— Mais je n'ai pas pesé sur votre volonté. Votre capitaine m'a envoyé des techniciens en mission d'espionnage. Quand ils retourneront sur *l'Etoile*, ils ne se souviendront de rien.

— Ils resteront en état d'hypnose durant tout le voyage ?

De nouveau, un sourire monte à ses lèvres. Un sourire ironique :

— Durant tout le voyage, oui ; ça me permettra de leur donner directement mes ordres.

Je reste silencieux et elle pose sa main sur mon épaule.

— Tous vos compagnons sont mes ennemis, Talban.

— Et ceux de votre race deviendront automatiquement les nôtres si vous les délivrez.

— Pourquoi ?

J'ai un mouvement d'épaules; elle ajoute, sans beaucoup de conviction :

— Ce sera grâce à vous que je les aurai sauvés.

— Cela compte-t-il ? C'est une loi de l'espace, Marka. Il a beau être immense, infini, tous ceux qui s'y rencontrent sont voués à se combattre et à se détruire.

Son regard se fait rêveur et j'insiste :

— Pour se comprendre, il faut se connaître depuis longtemps. S'entendre est encore plus difficile. Il faut d'innombrables générations. Le conflit est inévitable.

— Dans quelques siècles ! Les distances qui nous séparent continueront sans doute à nous

isoler. Si je délivre les miens, ils ne seront qu'une poignée, isolés sur une immense planète. Les aventures dans l'espace ne les tenteront pas.

— Quelques siècles ne signifient rien pour nous. Dans quelques siècles j'aurai à peine un an de plus.

Une moue un peu désabusée apparaît sur ses lèvres :

— Je ferai tout pour éviter ce conflit, Talban. Seulement, je ne peux pas sacrifier les miens à un... *sentiment*. Pas plus que vous n'accepteriez de trahir les vôtres.

— C'est sans doute ce que je fais en ce moment.

— Non. Vous savez que jamais je ne vous demanderai rien de semblable.

Un silence. Sa main monte jusqu'à mon visage et caresse doucement ma joue, mais l'ascenseur stoppe. Avec un soupir, elle en fait coulisser les portes.

La salle de coordination.

Elle correspond à notre poste de commandement. Une pièce en arc de cercle. Sur la partie incurvée, six écrans carrés d'au moins deux mètres de côté. En face, une rampe étroite devant laquelle sont alignés une dizaine de robots sans jambes, constitués par une grosse panse ovoïde d'où partent six espèces de tentacules reliés à des manettes.

— Comment se fait-il que tout soit resté en aussi parfait état sur votre vaisseau ?

— Chaque machine est pourvue d'un système de remise en état automatique qui n'a jamais cessé de fonctionner.

— Pendant plus de mille six cents ans ?

— L'énergie qui les anime est inépuisable. Tout s'est borné à quelques nettoyages. L'usure de la matière n'entrait pas en ligne de compte.

Derrière les robots, un vaste divan bleu. On dirait du cuir. Dès que j'y ai posé la main, je m'aperçois qu'il est aussi doux que du velours. Ce divan comporte six places nettement marquées, mais devant une seule se dresse un tableau de bord sur lequel s'alignent des rangées de lampes témoins et de boutons. Il y en a de toutes les couleurs.

Marka s'installe en face du tableau et me fait signe de m'asseoir à côté d'elle. Comme je n'ai rien d'un technicien, elle juge sans doute que cela ne présente aucun danger.

— Dès que nous serons en route, Olgoo pourra me remplacer ici.

— Vous le traitez comme un être vivant.

— En un sens, c'est l'équivalent d'un être humain. Son cerveau électronique est capable de raisonnement. Il était réglé sur mes ondes biologiques et sur celles de mon père. Il possède un double circuit.

— Votre père est mort !

— Pour le moment, un de ses circuits est vierge. C'est un exemplaire unique, conçu et créé par mon père. Il réagit à la pensée sans que je sois obligée de lui donner d'ordres précis et toujours au mieux dans le sens de mes instructions. C'est un autre moi-même ! En cas de besoin, il peut émettre un rayon hypnotiseur.

Tout en parlant, elle a enfoncé un certain nombre de boutons. A l'appel de chacun, un des robots de la rampe s'est allumé, puis ce sont les écrans. Quatre donnent sur le vide. Ils ont une intensité prodigieuse. En les regardant, on a l'impression d'une fenêtre ouverte directement sur l'espace. Deux autres nous mettent en contact avec l'intérieur du vaisseau. Le premier est branché sur une soute où dorment de monstrueux engins et le dernier sur la salle des machines.

Une longue pièce dans laquelle Maneri, Lhomont, Dutriel et von Kolb s'affairent sous la direction d'Olgoo. Leurs gestes sont mécaniques. Leur précision me surprend. Aux deux extrémités de la pièce, les petits robots continuent à braquer leurs tubes pour entretenir

l'hypnose.

De formidables dynamos, un enchevêtrement d'appareils complexes, de circuits qui me déroutent et au milieu desquels mes compagnons évoluent avec aisance.

— Nous sommes déjà en route ?

— Pour le moment, les coordinateurs électroniques vérifient les moteurs.

— Et *L'Etoile* ?

— Nos deux vaisseaux sont maintenant soudés par un champ de force ; c'est pour cela que vous ne le voyez pas sur les écrans.

Elle se renverse en arrière sur le dossier du divan. Son visage se fait grave :

— Les circonstances m'obligent à prendre tout de suite, sans réfléchir, des décisions qui engagent l'avenir une fois pour toutes. Vous ne les comprendrez peut-être pas toujours, Talban.

— Les comprenant, les approuverais-je ?

— Je ne sais pas, mais je voudrais pourtant que vous me fassiez confiance quoi qu'il arrive.

— Sans connaître vos intentions ?

— Vos compagnons pourront quitter librement Argara dans leur vaisseau réparé. Vous avez ma parole. Vous...

Elle marque une hésitation puis :

— Je vous demanderai peut-être de rester sur Argara, Talban. De toute façon, vous serez libre de votre choix.

— Vous lisez en moi et je ne sais rien de vos pensées intimes.

Sa main se pose sur la mienne :

— Nous ne pouvons pas être certains aujourd'hui de nos sentiments, nés de conditions exceptionnelles. Seront-ils durables ?

— S'ils l'étaient, au lieu de rester sur Argara, je vous demanderais de vous joindre à nous.

— J'y serai peut-être contrainte.

Un léger bourdonnement ramène son attention sur le tableau de bord où des lampes se sont allumées.

— Nous nous sommes mis en route.

Les écrans de visibilité extérieure s'éteignent, puis se rallument. Cette fois, l'image qu'ils nous offrent représente une carte céleste schématisée.

Un foyer lumineux ; sans doute le soleil d'Argara. Une ligne droite relie un des bords de l'écran à une boule noire. La cinquième depuis le foyer lumineux.

— C'est Argara ?

— Oui.

— Et le trait noir ?

— Notre route.

Brusquement, l'image s'anime, prend de la profondeur. Les boules noires représentant les planètes du système se mettent à tourner autour du foyer lumineux à des vitesses variables.

Seule la ligne qui traverse l'écran reste fixe, mais elle se trouve nettement en avant de la planète qu'elle désignait.

— Vous appelleriez cela un radar dans votre langue, Talban. Toutefois, ce n'est pas tout à fait cela.

— Votre système est plus perfectionné ?

— Toutes les incidences du trajet vont s'y inscrire longtemps à l'avance ; du moins si elles peuvent avoir une influence sur le vaisseau. Prenons le cas d'une météorite. Si elle ne fait que

couper notre route en avant ou en arrière, elle ne s'inscrira pas sur l'écran. Par contre, si elle doit nous heurter nous la verrons. Il nous suffira alors soit de ralentir soit d'accélérer.

Les portes de l'ascenseur viennent de s'ouvrir dans notre dos. Marka m'annonce :

— Olgoo va pouvoir me relayer.

Il sort de l'ascenseur. Marka se lève, lui cède sa place, puis m'entraîne dans une petite pièce attenante. Sur une table, un plateau sur lequel on a déposé deux verres et une carafe remplie d'un liquide ambré.

Marka nous sert.

— A l'avenir, Talban. A l'avenir, en souhaitant qu'il soit conforme à nos espérances.

DEUXIÈME PARTIE

LES DERNIERS DES ARGARIENS

CHAPITRE VII

Je m'éveille, étonné d'avoir dormi. Est-ce que je me réveille vraiment? J'ai l'impression de toujours flotter dans une sorte de rêve. Ah oui, Marka... Où est-elle?

Pas envie de bouger. Je suis bien, trop bien, dans une douce euphorie à la fois physique et morale. Je me souviens, pourtant. Marka m'a entraîné dans une petite pièce à côté de la salle de coordination. Oui... Un bien-être immense m'envahit à cette évocation.

Dans l'amour, les Argariens n'ont aucun des préjugés que les Terriens se sont fabriqués. Pour eux, tout est simple, naturel. Le mariage n'existe pas au sens que nous lui donnons. Quand deux Argariens s'aiment, ils vivent ensemble jusqu'au jour où ils éprouvent le besoin de se séparer. Marka me l'a expliqué il y a longtemps. Pas si longtemps que cela, tout de même? Si, il me semble que je suis hors du temps, mais pas comme en hibernation.

Bizarre... Je veux me lever. Impossible, je suis comme engourdi, cloué dans ce lit. Non, ce n'est pas un lit, plutôt une boîte. Je suis enfermé dans une boîte. Une secrète appréhension monte en moi, mais il n'y a pas de danger.

Et je suis trop fatigué, trop horriblement fatigué ; je m'abandonne à ma lassitude.

Marka! Je sursaute en ouvrant les yeux. Je me sens très vieux, tout à coup ; abominablement vieux et toujours fatigué, épuisé. De nouveau j'ai dormi, pendant des siècles. Non, ce n'est pas possible !

Est-ce que je deviens fou? Il y a quelque chose qui ne va pas en moi, qui ne va plus. Marka! Nous nous sommes rencontrés dans l'espace. On ne doit jamais faire confiance aux êtres de l'espace, même s'ils ont une apparence humaine. Surtout s'ils ont une apparence humaine ! J'ai l'impression de baigner tout entier dans un liquide épais qui m'écoeure, mais ne peux pas m'en assurer comme si j'étais paralysé, comme si je n'avais plus de membres.

Voilà, je n'ai plus ni bras ni jambes; rien qu'une lucidité aiguë presque douloureuse et j'ai sommeil... sommeil...

Cette fois, j'ai peur. Une peur panique qui m'arrache à ma torpeur. *Peur...* Je me sens tout petit, minuscule, réduit à une seule fonction, celle de mon cerveau. J'ai entendu parler d'expériences. Des cerveaux qu'on faisait vivre dans des bocalux... Et mon corps ?

C'est peut-être mon corps, mon apparence physique que Marka a aimé et elle me l'a volée.

De quoi est-on amoureux ? De ce qu'on voit, de ce qui charme les yeux ou de l'intelligence ?

Marka...

Tout m'est indifférent, je rêve... Non, mon rêve m'échappe. Dans un effort, j'essaye de le rattraper. Des monstres hideux sont en train de m'attaquer. Réfugié sur un haut rocher isolé, je détache de mon ceinturon une petite boîte carrée.

Les monstres avancent. Ironique, je les regarde avec leurs gueules épouvantables. Très calme, j'appuie sur un bouton placé sur le côté droit de la boîte. Un rayon vert jaillit et le premier monstre est touché. Il se débat furieusement dans des liens invisibles. Un autre, puis un troisième, mais ils sont innombrables. Je vais être submergé lorsque je m'élève d'un élan et flotte dans l'air, hors de leur portée.

Non, je ne flotte pas dans l'air. Je suis toujours dans mon espèce de cercueil et le désespoir m'envahit. Qu'est-ce que Marka m'a fait? Pourquoi ce liquide sirupeux dans lequel je baigne tout entier?

— Rien d'anormal, sauf ce sommeil. De toute façon, il absorbe et assimile les pilules vitalisantes, c'est le principal.

La voix de Carmini, le médecin de *L'Etoile!* Je ne comprends pas et en même temps; me sens libéré de toutes mes entraves. Quelles entraves? Je me dresse brusquement en ouvrant les yeux.

Ma cabine, à bord de *l'Etoile*. Carmini se penche sur moi. Derrière lui, je reconnais Tréville, debout.

— Que se passe-t-il ? Je suis malade ?

Impossible de me souvenir. J'ai l'impression d'avoir la tête vide. Carmini m'ausculte pendant que le capitaine m'annonce :

— Vos camarades vous ont ramené, il y a deux jours, Talban. Vous étiez inconscient.

— Endormi, précise Carmini, seulement endormi. Vous venez de dormir durant quarante-huit heures d'affilée.

— Ramené d'où ?

— Du *Marka*.

Donc, je n'ai pas tout à fait rêvé. J'y suis... Marka, la salle de coordination... Tout est donc vrai !

— Un cas incompréhensible, poursuit Carmini. Je ne connais pas de stupéfiant capable de vous tenir endormi durant quarante-huit heures et qui vous donne un réveil aussi lucide, aussi instantanément lucide.

— Je ne me souviens de rien.

— Les autres non plus.

— Les autres ?

— Von Kolb, Dutriel, Lhomont et Maneri.

— Ah, oui... Je suis monté à bord de l'autre vaisseau. Marka nous a accueillis. Ses robots ont hypnotisé Dutriel et les autres que nous avons laissés dans la chambre des machines.

— Hypnotisés ! s'exclame Carmini. Voilà l'explication. Vous aussi, Talban, vous avez été hypnotisé, mais beaucoup plus profondément.

— Je ne sais pas. Marka m'a conduit au poste de commandement... Où est-elle?

— Marka? Envolée, jette Tréville. Et après ? Après votre entrée au poste de commandement ?

— Elle a mis le vaisseau en route, puis Olgoo est venu la relayer. Nous nous sommes rendus dans une pièce voisine. Là elle m'a offert un verre de liquide vitalisant, puis...

Je ne peux pas le dire. Je ne *veux* pas. Après une brève hésitation, j'ajoute :

— C'est là que tout s'arrête.

— Elle vous a fait prendre un puissant soporifique sans doute pour vous placer en état de moindre résistance avant l'hypnose, affirme Carmini.

— Pourquoi?

Tréville hausse les épaules :

— Elle avait besoin de votre aide pour faire marcher son vaisseau, mais ne voulait pas que vous puissiez raconter quoi que ce soit sur les instruments du bord.

— Nous sommes toujours dans l'espace ?

— Non, sur une planète depuis trois jours. Argara, selon toute vraisemblance. On peut continuer, Carmini?

— Talban me paraît en parfaite condition physique.

— C'est vrai, je me sens en pleine forme. Je pourrais même partir en commando tout de suite.

— Médicalement, je n'y vois aucun inconvénient.

— Parfait. Il en est justement question, murmure Tréville.

Je le regarde avec stupéfaction, mais il reste muet. Carmini range sa trousse, puis me donne une petite tape d'encouragement sur l'épaule.

— Plus besoin de moi, capitaine ?

— Non.

Il s'en va. La porte de la cabine claque derrière lui et Tréville attire un tabouret pour s'asseoir :

— Vos derniers souvenirs remontent au jour où vous êtes monté à bord du *Marka*, Talban. Ceux de Lhomont et des autres également. Il y a quinze jours de cela dont douze de voyage durant lequel nous avons emprunté le temps négatif.

— Marka en connaît le principe ?

Oui, je le sais, mais les mots m'ont échappé.

Il faut se rendre à l'évidence, soupire Tréville. Le temps négatif ou alors le secret d'une vitesse pratiquement illimitée. J'ai d'ailleurs la preuve de ce que j'avance. Marka a remis à Lhomont des coordonnées de direction pour retourner sur Glaukos. Sur son graphique, la distance à parcourir est indiquée : elle correspond à quatre cents de nos années, alors qu'en dérivant, nous nous étions éloignés de deux cents au maximum.

Je fronce les sourcils. Je suis aussi désarmé que Tréville, mais pas pour les mêmes raisons. Les Argariens emploient le temps négatif, alors que jusqu'à présent les Ancêtres croyaient en détenir le monopole.

Le principe est difficile à expliquer. C'est un trottoir roulant ou plutôt non, un écran sur lequel l'Univers défilerait. Nous restons absolument immobiles, pendant que le cosmos tout entier se déplace autour de nous. Cela correspond à une hibernation ou à un état de vie suspendue. Au lieu d'être statiques, nous participons à la translation, ce qui nous permet de rester conscients. Je ne suis pas un scientifique ; je n'en ai que de vagues notions ; au lieu d'aller vers un point, nous attendons que ce point arrive à nous. Comme nous sommes immobiles, le temps ne compte pas. Nous émergeons alors dans le temps réel à la seconde exacte où nous l'avons quitté.

J'explique à Tréville :

— A bord du vaisseau argarien, je vois nettement l'appareil qui permet d'entrer dans le temps négatif. Je saurai même m'en servir, il me semble. Un cylindre qui se met à tourner à une vitesse prodigieuse dans la soute inférieure du vaisseau. En tournant, il émet des ondes qui imprègnent tout ce qui se trouve dans son rayonnement, les arrachant ainsi au temps.

Ce dernier ne compte plus. Il est pour ainsi dire compensé. Le plus long voyage s'accomplit instantanément. Von Kolb ou Dutriel comprendraient sans doute plus facilement.

— Marka vous a donné des explications ?

— Je pense ; je ne me souviens pas.

Tréville hausse les épaules :

— Quoi qu'il en soit, nous avons mis douze jours pour atteindre Argara.

— Sûrement pas.

— Je vous l'affirme.

— Ce n'est pas normal.

— Marka a pu vous faire croire tout ce qu'elle voulait ; justement parce que vous n'êtes pas un scientifique.

— Peut-être.

— Peu importe, d'ailleurs, que le voyage ait été instantané ou pas. Pour nous, il a duré douze jours et de toute façon, c'est extraordinaire. Le *Marka* et *L'Etoile* se sont posés sur un plateau herbeux en pleine montagne. Quelques minutes plus tard, un des sas d'accès du

Marka s'est ouvert. Des robots ont débarqué du matériel, puis von Kolb, Dutriel, Lhomont et Maneri sont sortis avec vous. Vous étiez inconscient. Derrière eux, le sas s'est refermé et le *Marka* a décollé aussi facilement qu'un ballon libre, sans utiliser ses réacteurs.

— Il s'est servi de son neutralisateur de gravité.

— Quoi ? Un neutralisateur capable de soutenir une aussi formidable masse ?

— Oui, c'est une sphère de métal. Un métal particulier. On en trouve sur Glaukos, entre parenthèses. Là-bas on l'appelle quartor. Pour le *Marka*, la sphère a la grosseur d'un gros ballon, mais il en existe de grosses comme une noisette qu'on accroche à sa ceinture et dont on se sert individuellement.

— Et vous prétendez ne vous souvenir de rien ?

— C'est vrai, seulement je sais des choses parce qu'on en parle. *Marka* a dû se servir de moi aussi pour diriger le vaisseau en état d'hypnose, mais certains détails se sont gravés dans mon subconscient.

Tréville allume un cigare blanc de Tzara après m'en avoir offert un. Ça me plaît assez de fumer. Après avoir réfléchi un instant, le capitaine reprend :

— Lhomont me ramenait un message, les coordonnées de direction pour le voyage de retour et le conseil de repartir le plus vite possible.

— Après réparation du coordinateur de puissance ?

— Bien entendu. Le matériel que les robots ont débarqué, j'ai oublié de vous le dire, était exactement ce qu'il nous fallait pour le remettre en état. Des pièces de rechange usinées au centième de millimètre.

Un sourire amer monte à ses lèvres :

— Un peu mince, comme remerciement ! Après tout, dans l'espace nous l'avons sauvée, cette fille. Je trouve que cela méritait mieux !

— Le coordinateur est réparé, alors ?

— Oui, nous aurions pu repartir hier, mais j'ai réuni l'équipage pour lui exposer la situation. Il a été unanime. Nous resterons sur Argara jusqu'à ce que nous ayons arraché tous ses secrets à la planète. Vous n'avez pas pu voter, Talban, puisque vous étiez encore inconscient, mais j'imagine que vous partagez l'avis de vos camarades.

Oui et non. De toute façon, je souhaite rester. *Marka* m'avait promis de me donner le choix. En même temps, j'ai peur. Inconsciemment, j'ai l'impression que nous allons nous heurter à une puissance capable de nous balayer.

— Vous ne répondez pas ?

— Mon vote n'a plus la moindre importance puisque mes camarades ont été unanimes.

— Vous auriez préconisé le départ ?

— Oui. Pourtant, je ne tiens pas à partir. Bizarre comme sentiment. Je sens que je devrais tout faire pour que vous reveniez tous sur votre décision et n'en ai pas envie.

— *Marka* ?

— Peut-être.

Il m'observe avec attention; j'esquisse un sourire :

— C'est peut-être comme pour le temps négatif. *Marka* a pu mettre en moi une sorte de peur inconsciente.

— Comme je compte vous envoyer tout de suite en commando, vous aurez une chance de la retrouver.

Au fond, c'est tout ce que je désire.

CHAPITRE VIII

Nous serions idiots de partir ; de partir les mains vides, en tout cas. Le danger ne compte pas pour nous. Il fait partie de l'aventure. Si nous sommes inférieurs à d'éventuels adversaires sur le plan technique, cela doit être largement compensé par notre esprit d'entreprise et notre science du combat.

Après tout, nous sommes des spécialistes.

Personnellement, j'ai une revanche à prendre sur Marka. Elle s'est bien moquée de moi, de toute façon. Même si je conserve dans ma chair certains souvenirs confus qui me troublent.

— Quelle est cette planète ?

— Type Terre O. Nous pouvions d'ailleurs nous y attendre. Morphologiquement, Marka nous ressemble trop. Ce matin, Drumont est revenu d'une rapide exploration sur les autres continents.

— Les Kholkas ?

— Les ennemis de la race de Marka? (Il a :ne moue désabusée.) En principe, elle a presque totalement disparu. Drumont a retrouvé les vestiges de plusieurs villes formidables, mais aucune trace de civilisation disons *contemporaine*. Il y a encore des hommes, mais peu nombreux et retournés à l'état sauvage.

— Marka ne se trompait donc pas en prévoyant qu'ils allaient dégénérer.

— Non, pour autant que nous soyons bien sur Argara, mais c'est probable. Par contre, Drumont n'a rien remarqué qui puisse faire penser à des bases quelconques.

— Fatalement, elles sont souterraines. Il y en a cinq en tout. Une sur chacun des trois premiers continents ; deux sur le quatrième.

Tréville hoche la tête :

— Drumont a en effet dénombré quatre continents.

— Appuyés deux sur chaque pôle ; un petit et un grand qui s'étendent comme des pinces.

Un peu surpris, le capitaine émet un sifflement dubitatif :

— Encore des souvenirs qui reviennent ?

— C'est plutôt une certitude que j'ai. Quand vous avez parlé des bases, je les ai vues. Enfin j'ai cru les voir, et quand vous avez fait allusion aux continents, il m'a semblé avoir une carte sous les yeux.

Il hausse les épaules :

— Nous nous trouvons sur le plus petit des deux continents axés sur le pôle sud. Selon vous, il comporte au moins une de ces bases secrètes ?

— A proximité d'une ville. Il y en a deux sur le plus grand des continents qui partent du nord.

— Admettons.

Je le sens comme agacé par toutes les certitudes que j'avance. Elles m'étonnent d'ailleurs autant que lui. Il finit par murmurer d'un ton sceptique :

— Vous savez vraiment beaucoup de choses, Talban.

— A condition que ma mémoire soit éveillée. J'ai même l'impression que je pourrais facilement retrouver cette base. Je ne peux vous dire ni comment ni pourquoi.

Un instant, Tréville reste silencieux, le front barré d'un pli. Il réfléchit. J'en profite pour essayer de concentrer mes pensées... sans succès ! Au contraire, mon esprit aurait plutôt tendance à se vider.

— Tout est mystérieux dans cette histoire, finit par conclure le capitaine. Tout, depuis le commencement. De plus, il est évident que cette Marka dispose d'une science très en avance sur la nôtre. Tout devient possible dans ce cas, même vos accès de divination.

Un sourire joue sur ses lèvres :

— Si vous pouviez trouver cette base, ça nous donnerait un avantage considérable.

— Je crois vraiment que c'est possible.

— En dehors de Drumont qui a exploré superficiellement les autres continents, Ornano n'a pas cessé de survoler celui-ci dans un planeur de débarquement. Si le *Marka* s'y était posé, il l'aurait remarqué.

— Nous pouvons donc en déduire qu'elle s'est rendue d'abord dans une des autres bases. Logique, puisqu'elle vous a installés ici pour faire les réparations.

— Oui, donc la base de ce continent est toujours en sommeil. Si nous pouvions l'occuper, nous aurions de quoi traiter avec ces gens-là.

Il se lève ;

— Je vais ordonner à Ornano de rallier le camp et vous repartirez avec lui, Talban.

Je m'équipe. Combinaison climatisée, casque de combat, ceinturon de guerre. Cette fois, je passe au magasin pour prendre des armes. Un pistolet à balles, un autre à aiguilles. Des aiguilles minuscules qui libèrent une charge électrique en touchant le but.

Le dernier cri de la technique terrienne. Peu de chose quand on pense à ce que doivent posséder les Argariens. Seulement, j'ai déjà eu l'occasion de remarquer qu'une supériorité massive dans l'armement n'est pas toujours décisive, loin de là.

Tout dépend de la manière dont s'engage le combat. A mon armement, j'ajoute une carabine à aiguilles électriques et un poignard.

Dehors, le temps est doux et printanier. *L'Etoile* s'est posée sur un vaste plateau herbeux, dominé de trois côtés par de hauts

sommets dont l'un est recouvert de neige. A son extrémité, s'amorce une longue vallée.

Autour de l'astronef, Tréville a fait installer un camp fortifié, protégé par trois rangées de fil de fer barbelé que l'on peut électrifier à la moindre alerte.

J'attends Ornano que Tréville a contacté. Il est avec Blondin. Tous deux appartiennent à mon commando habituel et le capitaine a prévu de nous adjoindre Marten, un Allemand de l'équipe de Drumont qui est allé se préparer.

La perspective de partir en exploration sur une planète inconnue est déjà grisante et pour moi s'y ajoute l'espoir de retrouver Marka. J'en suis amoureux, bien obligé de me rendre à l'évidence. Et elle ? De toute façon, il y a dans son comportement des réactions incompréhensibles.

Je ne lui ai rien promis, sinon de lui faire confiance « quoi qu'il arrive ». Seulement, elle m'avait laissé entendre que personnellement j'aurais le choix de repartir avec mes compagnons ou de rester sur Argara.

Le choix? Si le capitaine avait décidé de suivre le conseil qu'elle lui donnait d'appareiller immédiatement, comme elle m'a rendu inconscient, je serais revenu à moi dans l'espace ; donc trop tard.

Elle m'a abusé ou quelque chose s'est passé qui l'a obligée à modifier ses intentions. Pourquoi m'aurait-elle abusé ? Et que s'est-il réellement passé entre nous? Je ne suis sûr de rien. C'est terrible ; j'ai peut-être rêvé.

Moi aussi, elle a dû me mettre en état d'hypnose. Sans doute ce qui m'a permis de percer un certain nombre de ses secrets! Par osmose, de pensée à pensée.

Ornano est rentré et il fait son rapport au capitaine Tréville. Un rapport négatif. Nous sommes réunis au poste de commandement avec Blondin et Marten qui vont nous accompagner.

Selon Ornano, l'ensemble du continent est calme. Il a repéré des tribus primitives. Elles sont peu nombreuses, réparties en quelques pauvres villages au bord de l'océan et à l'intérieur des terres, généralement à proximité des ruines des anciennes cités.

A aucun moment, ses instruments de bord n'ont détecté l'existence d'une source d'énergie quelconque. Tréville paraît néanmoins satisfait :

— Exactement ce que j'espérais, Talban. En trois jours, Marka n'a certainement pas eu le temps de s'occuper de toutes les bases. D'autant plus qu'elles sont séparées par des distances considérables. Cela vous donne une chance ; tâchez de la saisir.

Il nous accompagne jusqu'au planeur, posé en dehors du camp. Un immense planeur qui se transforme en hélicoptère pour atterrir et décoller grâce à un moteur auxiliaire. D'autre part, il est équipé d'un puissant réacteur capable de lui donner des impulsions brutales lorsque les courants aériens sont trop faibles ou contraires.

En réinstallant dans la carlingue, je réalise qu'en vol, ce planeur est presque impossible à détecter puisqu'il n'utilise son énergie que d'une façon sporadique.

Ornano s'installe aux commandes et nous décollons. Je m'assieds à la place du navigateur. Le moteur stoppé, nous plongeons en direction de la vallée par le côté ouvert du plateau. Un coup d'accélération grâce au réacteur et nous nous abandonnons aux courants aériens.

Au-dessous de nous, une forêt impénétrable.

— Plus loin, m'annonce l'Italien, nous survolerons une immense savane avant de retrouver une région boisée, puis la véritable plaine qui descend jusqu'à l'océan. Au milieu de cette plaine se dresse un massif central. Ses sommets atteignent trois mille mètres.

Comme un déclic en moi.

— C'est là que nous devons aller.

— Pourquoi ?

— Une intuition.

— Je pensais que nous visiterions d'abord les tribus.

Difficile de lui expliquer mon sentiment lorsqu'il m'a parlé de ce massif. J'ai eu comme une image précise dans les yeux. Le temps d'un éclair, puis tous s'est effacé.

— Les tribus ne peuvent probablement pas nous fournir d'indications. N'oublie pas que ces bases sont secrètes. Les Argariens ont tout fait pour que les Kholkas ne les découvrent jamais.

— C'est vrai.

— En plein massif, précise Blondin, nous avons aperçu les ruines d'une très grande ville.

Cela ne me surprend pas. Je m'y attendais, mais tout est trop imprécis dans ma mémoire.

Après s'être élevée brutalement, la chaîne de ce massif central s'affaisse brusquement pour former une immense dépression. Une sorte de cirque d'une douzaine de kilomètres de rayon.

C'est là que la ville s'étendait, à côté d'un lac dont la vue me fait frissonner. Un lac en forme de croissant, dans le creux duquel la ville semble nichée.

— Survole les ruines.

Elles sont gigantesques, envahies par la végétation, mais encore nettes dans leur quadrillage. Quelques bâtiments isolés paraissent intacts. Ce n'est certainement qu'une illusion d'optique.

Les avenues sont encore marquées, en tout cas vues d'avion. Les rues aussi, semées

d'éboulis, mais toujours majestueuses. Mon cœur s'est mis à battre violemment.

— Que fait-on? demande Ornano après avoir zigzagué deux ou trois fois le plus bas possible du sol.

— Essaye de te poser.

Pas facile. Nous finissons tout de même par repérer, à peu près au centre des ruines, une sorte de vaste esplanade suffisamment dégagée pour nous permettre d'atterrir.

Ornano lance le moteur auxiliaire et les pales de l'hélice se mettent à tourner au-dessus de nos têtes. Lentement, le planeur descend à la verticale.

Notre apparition fait fuir une multitude de petits animaux semblables à de gros rats. Quelques serpents, aussi ; même deux très gros, pourvus de courtes pattes.

Je m'apprête à sauter à terre lorsque le vibreur de la radio de bord lance un appel. Blondin met le contact, puis branche l'émission sur le haut-parleur pour que nous puissions tous entendre.

— Planeur de débarquement n° 2, Blondin.

La voix du capitaine répond immédiatement.

Elle me paraît angoissée :

— Talban !

— Mon capitaine ?

— Le camp vient d'être attaqué. Deux vaisseaux semblables à celui de Marka, mais infiniment plus petits survolent le camp. Ils ont lâché des parachutistes qui ont pris position autour de nous. Ne revenez pas pour nous porter secours, c'est un ordre ! Continuez votre mission. Nous avons organisé la résistance derrière nos réseaux de barbelés électrifiés. Le groupe de von Kolb a déjà ouvert le feu. Si le danger était trop pressant, nous décollerions pour nous lancer en orbite.

Le réponse jaillit de mon subconscient :

— Non, c'est ce qu'ils espèrent. Vous n'atteindriez pas l'espace. En vol, ils agiraient sur les réacteurs.

— Talban...

— Je sais, capitaine. Regroupez tout le monde à l'intérieur du vaisseau. Leurs ondes stupéfiantes ne sont pas conçues pour percer nos alliages. Ils ne les connaissent pas.

Je dois avoir quelque chose de convaincant. Tréville n'hésite pas :

— Je donne l'ordre immédiatement.

Mon front s'est couvert de sueur. Je suis sûr de ce que j'avance. Fouettée par la nécessité, ma mémoire m'a restitué une des connaissances obscures qui sont en moi à l'état latent.

Ornano pâlit en me regardant avec stupéfaction. Je lui adresse un sourire ainsi qu'à Marten et à Blondin qui paraissent pétrifiés. Presque tout de suite, le capitaine reprend d'une voix furieuse :

— Trop tard, Talban. Tous les hommes qui se trouvaient dehors viennent d'être foudroyés. Les vaisseaux nous bombardent avec de petites grenades noires qui n'explosent pas. Le sas est fermé, mais nous ne sommes plus que six à bord.

— Dehors, les hommes sont seulement paralysés ; leur vie n'est pas en danger. Du moment qu'on vous attaque avec des grenades hypnotiques, c'est qu'on veut vous faire prisonniers.

— Mais voyons, Talban...

L'émission est brutalement coupée. Ça aussi, je sais ce que c'est. Je fais signe à Blondin :

— Débranche, inutile de nous faire repérer. Le camp tout entier vient d'être enveloppé dans un champ de force.

— Qu'en sais-tu? grogne Ornano.

— Les Argariens cherchent à nous prendre vivants, probablement parce que nous sommes de la même race. Peut-être même de race pure, enfin par rapport à eux.

— Tu débloques ou quoi ?

— Non. Par moments, j'ai l'impression d'avoir leur mentalité.

CHAPITRE IX

Des vaisseaux, semblables à celui de Marka, mais plus petits. *Beaucoup* plus petits. Comment se fait-il que je les connaisse ? J'en ai une image très nette. Ils ont à peu près l'importance des gros avions de débarquement terriens et peuvent emporter jusqu'à quinze hommes sans compter un important matériel lourd. Chars et canons.

Ornano et les autres me regardent avec curiosité. Je secoue la tête et en reviens aux réalités :

— Nous ne pouvons pas laisser le planeur ici. Les Argariens vont venir pour réactiver leur base.

— Elle est ici ? demande l'Italien.

— Oui, à côté du lac. Il vaut mieux que nous ne nous fassions pas repérer.

— Où le cacher ?

Nous avons sauté à terre pour examiner l'esplanade. Soudain, je m'écrie :

— L'entrée du chemin de fer souterrain est intacte.

— Le chemin de fer souterrain ?

— Le métro, si tu veux.

— On dirait que tu es déjà venu ici.

— J'en ai l'impression, mais il y a très longtemps. Mille six cents ans au moins ! Au temps de Marka, cette ville avait un métro. C'était une capitale.

— Tu connais son nom ?

— Elbarka.

Il m'est sorti involontairement et je frissonne. D'une voix rauque, j'explique :

— J'ai l'impression que le cerveau de Marka est comme en surimpression sur le mien.

Le métro, si on veut. En tout cas, l'entrée est gigantesque, dominée par un énorme toit soutenu par une dizaine de gros piliers qui ont résisté au temps. Il est suffisamment élevé pour que nous puissions glisser le planeur dessous malgré les débris de toute nature et la végétation qui encombrent le sol.

Blondin s'est mis aux commandes. Les moteurs commencent à ronfler et l'appareil se soulève légèrement. Ornano et moi le précédons à pied pour le diriger.

L'escalier monumental qui s'enfonce sous terre est entièrement comblé, mais nous découvrons tout de suite, à côté d'un pan de mur écroulé, un endroit favorable où le planeur s'engage.

— Ce mur était celui des cabines. Du téléphone, si tu veux, mais un téléphone très différent de ce que nous connaissons. Dès que la communication se trouvait branchée, on avait l'impression de se trouver de plain-pied avec son interlocuteur.

— Comme sur les écrans de nos visiophones ?

— Oui, mais sans les écrans. Pour nous, ce serait hallucinant jusqu'à ce que nous nous habituions, bien entendu.

La toiture n'est pas entièrement intacte. Il en subsiste néanmoins suffisamment pour empêcher tout repérage aérien. Je décide :

— Blondin restera à bord. Le capitaine pourra peut-être lancer un nouvel appel si les Argariens lèvent le champ de force qui isole *l'Etoile*.

— Et nous ? demande Marten.

— Nous allons essayer de retrouver la base secrète. J'en ai une vague idée et sais à peu près dans quelle direction nous devons nous diriger. Tant que *L'Etoile* résistera, il occupera le

gros des forces argariennes. Nous n'aurons probablement affaire qu'à un seul kouril, ça nous donne une chance.

— Un kouril?

— C'est ainsi que les Argariens nomment ce genre de vaisseaux.

— C'était une civilisation drôlement en avance sur nous, grogne Ornano.

On s'en rend compte en traversant les ruines. Moi, je sais. Je garde dans ma mémoire des images précises que j'ai sans doute prises dans les souvenirs de Marka.

Sans qu'elle puisse s'en douter ? Mon cerveau était probablement plus réceptif que ceux de

Dutriel, von Kolb, Lhomont et Maneri. Malgré moi, j'explique à mes compagnons :

— Dans cette ville, toutes les voitures étaient conçues en hauteur. Deux places seulement. Les habitants se déplaçaient dans de petits cubes rectangulaires et les questions de parking se trouvaient simplifiées. On les entassait les unes contre les autres dans des tunnels.

— Et pour les récupérer ?

— On prenait la première venue à n'importe quelle sortie. En ville, les véhicules n'étaient pas propriété personnelle au sens que nous donnons à ce terme. On glissait une pièce dans un compteur et la voiture vous appartenait jusqu'à ce que vous l'abandonniez dans un autre tunnel.

— Des taxis, en somme ?

— Non, les taxis étaient aériens. Chaque grand immeuble en comportait une station, sur sa terrasse supérieure. Des immeubles de quinze étages qui commandaient tout un bloc de maisons plus petites, disposées en étoile. Chaque bloc était lui-même délimité par un espace vert interdit à toute espèce de véhicule qui devait obligatoirement le franchir par des passages souterrains. Chaque bloc formait également un quartier avec son administration propre, ses magasins et ses lieux de plaisir.

— Et de travail ?

— Sous terre existait un vaste réseau d'usines dans lesquelles travaillaient surtout des robots que des hommes se contentaient de surveiller. Le drame est venu de là. Ce qu'on appelle le peuple a perdu le sens des responsabilités. Il s'est trouvé presque intégralement entretenu par les machines. On ne se sacrifie pas volontiers à des tâches ingrates et il faut une certaine intelligence pour pouvoir se consacrer aux travaux utiles. C'est ce qui a finalement amené la supériorité de ceux que nous appelons les Argariens purs. Ils n'étaient en quelque sorte qu'une élite, agissant en élite, en se sélectionnant. Ce que ne pouvait pas comprendre le reste de la population pour laquelle liberté ne pouvait signifier que licence.

— Quand les Argariens se sont retirés dans leurs bases secrètes, ils ont détruit les robots?

— Non, uniquement les centrales énergétiques qui les alimentaient. De plus, ils ont exécuté les techniciens qui refusaient de les suivre. Du jour au lendemain, sur cette planète monstrueusement mécanisée, plus rien n'a fonctionné.

—Cela dû être atroce !

— Naturellement, le cerveau de Marka n'en a pas eu connaissance, mais il est facile de préjuger. Les réserves alimentaires épuisées, la famine s'est abattue avec son cortège de pillages. Je pense qu'une minorité s'est efforcée de s'adapter aux nouvelles conditions de vie. Une infime minorité qui a dû tout réinventer et dont les descendants ont constitué les rares tribus que vous avez découvertes.

Ornano s'indigne :

— Il s'est agi d'un véritable génocide !

— Oui et non. Les Kholkas haïssaient les

Argariens purs à cause de leur supériorité. Ils voulaient supprimer les privilèges de cette élite qui les faisait vivre. L'histoire de toutes les démocraties qui ramènent tout au facteur le plus commun avant de donner naissance à une nouvelle hiérarchie qui redevient élite. Toujours minoritaires, les élites ne peuvent jamais se défendre et elles sont régulièrement absorbées ou détruites par la démagogie.

J'ai un sourire :

— Ici, en découvrant le principe de la vie suspendue, elle disposait d'une arme. Elle l'a employée. Il y a eu génocide, mais uniquement à cause de la révolte des équipages dans l'espace. La stupidité des Kholkas en est la cause. De toute façon, tout cela est vieux d'à peu près deux mille ans.

Nous approchons des bords du lac lorsque Marten nous signale un kouril. Immédiatement, nous nous dissimulons dans les ruines. L'appareil ne s'intéresse pas à la ville proprement dite. Il se met à tourner dans le ciel au-dessus de la pointe droite du lac.

L'enchaînement d'idées se fait immédiatement dans mon esprit :

— Je vois l'entrée de la base. Elle s'amorce dans les ruines d'une ancienne église.

J'ajoute avec une moue dubitative :

— Elle s'ouvrait dans ces ruines il y a mille six cents ans. Qu'en reste-t-il aujourd'hui?

Le kouril amorce un mouvement de descente. Nous reprenons notre route au milieu d'un enchevêtrement de pierres et de murs effondrés.

Ornano marche à côté de moi :

— Nous allons les attaquer ?

— Tout dépendra de leur nombre. Cela devrait être possible car le gros de leurs forces a dû rester sur le plateau pour assiéger *L'Etoile*. Si nous pouvions nous emparer de la base, notre position serait inexpugnable sur le continent.

Pourquoi inexpugnable ? Je ne cherche pas à savoir. Cela m'est venu comme ça, mais dès que j'exige une réponse à mes pensées, je perds le fil. En tout cas, j'ai eu la brève vision d'armes extraordinaires que j'ai l'impression de pouvoir manier.

Le kouril s'est posé. Nous ne l'apercevons plus. Nous longeons une ancienne avenue qui devait être plantée d'arbres. Elle s'est transformée en un véritable bois dans lequel, de loin en loin, nous découvrons encore un vieux banc de pierre couvert de mousse.

Une fois hors de la ville nous suivons une ancienne route. Elle nous permet tout de même de ne pas nous perdre dans l'espèce de forêt qui a succédé au bois.

Il fait chaud. Un soleil de plomb tape dur sur nos têtes et, sans nos combinaisons climatisées, nous serions terriblement incommodés. Soudain, la route s'écarte carrément du lac. Nous devons nous engager à travers les arbres sans fil conducteur. Fusil sous le bras, tous les sens aux aguets comme des chasseurs, nous marchons précautionneusement.

Brusquement, Ornano qui se trouvait en tête s'arrête. Dès que nous l'avons rejoint, il annonce :

— Un village de primitifs !

Une dizaine de huttes grossières au bord d'une petite rivière dont les eaux tranquilles gagnent le lac, un peu plus loin, par une sorte d'estuaire dont j'ai l'impression de me souvenir.

Des barques rudimentaires sont amarrées à une espèce de ponton fait de rondins mal équarris.

Au milieu des huttes, dans un grand espace vide, les indigènes ont allumé un feu. Ils sont une vingtaine en train de faire cuire du poisson sur des broches tenues à la main.

Les Kholkas ! Ils sont d'assez grande stature, bien découplés, la peau brune. Brun gris et pas brun noir. Les femmes sont fines, élancées ; les hommes légèrement plus trapus.

Tous portent un pagne court et sont nus jusqu'à la ceinture.

— Des primitifs, remarque Marten, mais ils ne donnent pas l'impression d'être des sauvages.

Non, il y a autre chose. Une sorte de stupidité latente sur tous les visages. La race a dû dégénérer totalement avant de reprendre une apparence d'essor.

De toute façon; ce ne sont plus des Kholkas au sens que Marka donnait à ce terme. Plus la même race. Je ne retrouve pas dans leur démarche l'allure simiesque qu'ils avaient sur les films que j'ai vus dans le vaisseau.

Une race entièrement nouvelle, mais qui ne portait pas en elle le génie qui fait les conquérants. Une race vouée à l'immobilisme dans le sang de laquelle l'apport des Argariens blancs n'a pas été suffisant ou s'est trop dilué.

Pour les ramener à une véritable civilisation, il faudrait recommencer à les métisser.

Le cycle infernal !

— Les Argariens, prévient brusquement Ornano.

Ils débouchent de la forêt. Trois Argariens, vêtus de combinaisons blanches comme l'étaient celles de Marka et de son père. Plus petits que les Kholkas, mais bien proportionnés aussi.

Je les examine à la jumelle. Le visage est mobile. L'oeil brillant et reflétant l'intelligence. Une race supérieure. Leur teint est blême. Normal, après une hibernation de près de deux mille ans. Eux aussi ont aperçu le village.

Un instant, ils se concertent, puis se séparent *en volant*, ce qui arrache un juron à l'Italien. Voler n'est pas le mot exact. Ils n'ont pas d'ailes. Ils flottent simplement dans l'air à une assez grande vitesse.

— Dispositif anti-g, dis-je. Ça n'a rien de surnaturel.

— Ça coupe tout de même le souffle, rit Marten.

Quelques secondes et les Argariens ont pris position en triangle autour du village. Ils en restent éloignés d'une centaine de mètres. Les indigènes les ont aperçus aussi et ne manifestent aucune frayeur ; plutôt une curiosité intense.

Très rapidement, ils forment une foule qui se dirige vers les nouveaux venus avec des gestes rassurants et joyeux.

— Une de leurs légendes doit raconter qu'un jour, des hommes blancs viendront les arracher à leur misère.

Et brutalement, c'est le drame. Les trois Argariens braquent des tubes. D'épais tubes massifs reliés à des espèces de réservoirs de plomb dont le poids spécifique est neutralisé par un rayonnement antigravité.

J'ai le temps de crier :

— Des irradiants thermiques !

Déjà ces armes fantastiques déchaînent l'enfer. Tout ce qui est touché par leur fluide s'enflamme instantanément. Hommes, femmes, enfants, l'herbe, les huttes... Rien ni personne n'échappe ! L'Argarien qui occupe l'angle le plus aigu du triangle crie :

— Le ponton, maintenant. Rien ne doit subsister, même pas le souvenir de ces maudits !

— Salopard, grogne Ornano en levant son fusil, imité par Marten.

Je n'ai pas un geste pour les en empêcher. Pas un geste non plus pour tirer. Frappé de stupeur, je fixe l'Argarien qui vient de parler. Il s'est exprimé dans sa langue et je l'ai compris.

Affolé, je crie, moi aussi en argarien :

— Arrêtez, ne tirez pas !

Ni Ornano ni Marten ne me comprennent et ils appuient sur la détente. Les fines aiguilles

invisibles filent et deux des Argariens sont foudroyés par leur décharge électrique pendant que le troisième se retourne sur nous d'un air hésitant.

— Ornano, non !

Il a déjà tiré une seconde fois.

CHAPITRE X

Le village des Kholkas achève de brûler. Pas de survivants, à moins qu'un certain nombre d'indigènes ne soient partis à la chasse ou à la pêche.

Aucun autre Argarien ne s'est manifesté. La forêt reste silencieuse, aussi prenons-nous le risque de sortir de notre abri pour avancer vers les cadavres. Ils sont intacts, à peine un peu noircis par la décharge qui les a foudroyés.

Je me penche sur le premier et ramasse son irradiant. Un instant, je le contemple sans oser croire que cette arme que je n'ai jamais vue, m'est aussi familière que mon pistolet à balles.

Pour en avoir le cœur net, je braque un buisson au bord de l'eau et actionne la détente. Pas comme je l'ai vu faire, *comme je sais qu'il faut faire*.

Le buisson s'enflamme ! Marten et Ornano me regardent avec stupéfaction.

— Pendant mon séjour sur le *Marka*, j'ai appris beaucoup de choses. De toute façon, le maniement de ces armes est extrêmement facile. Comme tout ce que les Argariens utilisent, d'ailleurs !

Le ceinturon, maintenant. Je détache celui du premier cadavre pour le fixer à ma taille. Automatiquement j'y accroche l'irradiant et mon doigt trouve immédiatement la minuscule manette du compensateur de gravité.

Je m'arrache du sol. D'instinct, je sais comment régler le compensateur et vais survoler le village indigène. Je renonce à comprendre ou à essayer de comprendre ce qui s'est passé sur le *Marka*. Le principal est que ces connaissances imprévues vont égaliser la partie engagée entre les Argariens et nous.

Un saut, un mouvement de la manette et je retombe à côté de mes deux compagnons.

— Pas le temps de vous montrer tout de suite le maniement de cet engin ni des irradiants, mais emportez les ceinturons : Je vous ferai une démonstration lorsque nous aurons retrouvé le kouril.

Je les aide à attacher les ceinturons pardessus les leurs, puis ils ramassent les armes qu'ils fixent avec méfiance.

— Rien à craindre. Chaque irradiant est pourvu d'un système de sécurité. Il ne risque pas de se déclencher tout seul. Avec une heure d'entraînement, vous vous en servirez aussi facilement que de nos armes classiques.

— Ces salopards ne se doutent certainement pas que nous allons pouvoir retourner leurs propres armes contre eux, murmure Ornano.

— Comment se fait-il qu'ils se soient laissés surprendre aussi bêtement ? s'étonne Marten.

— Ils n'avaient aucune raison de se méfier. L'idée ne leur est même pas venue que nous puissions nous trouver à proximité de la base secrète. Ils nous croient terrés dans *L'Etoile* avec les autres.

— Ce ne sont pas les indigènes qui pouvaient les effrayer beaucoup.

Ornano a un regard rêveur :

— Pauvres diables ! Leurs femmes étaient rudement jolies.

Nous remontons par le petit bois qu'ils ont emprunté pour arriver au village. Leurs traces sont faciles à repérer. Que se passera-t-il lorsque nous aurons trouvé le kouril ? S'il comportait au départ un équipage normal nous serions impuissants. A moins que nous ne puissions liquider l'excédent au fusil à aiguilles. De toute façon, pour nous, il n'est pas question de capituler. La sauvagerie avec laquelle les Argariens ont anéanti les indigènes ne

peut nous laisser aucune illusion si nous tombons entre leurs mains.

Marka devait tout de même s'en douter. Au fond, nous devons repartir hier. Nous avons été surpris parce que Tréville a décidé de rester, contre l'avis de la jeune femme.

— Stop !

Le kouril est là. Il s'est posé dans un dégagement de terrain, juste à l'endroit où, il y a mille six cents ans, se dressaient encore les ruines d'un temple ou d'une église.

Evidemment, il n'en subsiste plus rien aujourd'hui. La nature a repris définitivement ses droits. Nous nous trouvons à l'entrée d'une vaste clairière dans laquelle règne une activité extraordinaire.

— Foutu ! grogne Ornano.

— Pas sûr. Je ne vois qu'un seul Argarien.

En train de diriger une vingtaine de robots occupés à creuser le terrain.

— Ils dégagent l'entrée de la base secrète.

— Il n'y a qu'un Argarien, mais à bord ils sont peut-être une flopée.

— On prend le banco tout de même.

Je lève ma carabine à aiguilles et vise soigneusement. Touché, l'Argarien a un sursaut violent et s'écroule. Devant lui, les robots continuent à travailler comme si rien ne s'était passé.

Désolé d'avoir dû le tuer, mais je n'avais pas le choix. Si je m'étais montré, j'aurais été immédiatement descendu depuis le kouril et l'homme était trop loin pour que j'utilise un pistolet hypnotiseur.

Les lois de la guerre. Maintenant, nous attendons les réactions. A tout hasard, je décroche l'irradiant de ma ceinture. S'ils sont trop nombreux, je m'en servirai.

Rien ne se passe. Nous restons tous les trois haletants à l'abri d'un buisson. Rien... Je sens qu'Ornano commence à s'énervier lorsque soudain les robots cessent de travailler pour s'immobiliser devant la fosse béante.

J'ai un petit rire :

— Il ne reste qu'un seul homme à bord et il ne comprend pas ce qui se passe.

Je me suis servi du fusil à aiguilles pour cette raison. Une arme qu'ils ignorent totalement.

— Comment peux-tu être certain qu'ils ne sont pas plusieurs ?

— A plusieurs, ils n'auraient pas arrêté le travail des robots.

— Voilà le type, jette Marten.

Non, c'est un robot un peu plus grand que les autres. Il n'atteint tout de même pas la taille d'Olgoo et descend du sas pour se diriger de son pas mécanique vers le cadavre. Il va sans doute le ramasser et le ramener à bord.

Je jure entre mes dents. J'espérais voir sortir le pilote. Heureusement, le sas d'accès est resté ouvert.

— Ne bougez pas, fais-je.

Libérant l'antigravité de ma ceinture, d'une détente des jarrets, je plonge brusquement en direction du vaisseau. Quelques secondes angoissantes car je m'attends à chaque instant à être abattu par une décharge d'irradiant.

Non, j'atteins le sas sans encombre. De nouveau, je sais exactement comment agir. Je me colle contre la paroi, derrière le battant rabattu de la lourde porte d'entrée et attends.

La sueur coule sur mon visage et mon cœur bat plus vite. Malgré cela, je me surprends à sourire. Une minute s'écoule, deux... Le temps est abominablement long puis un heurt sur le métal m'annonce que le robot revient.

Il émerge devant moi, portant le cadavre reposant sur deux de ses bras de fer. Il passe sans broncher. Même si ses circuits ont enregistré ma présence, il n'est pas conditionné pour réagir.

Je me glisse derrière lui.

Il n'y a aucune raison pour que je me trompe... Brusquement, je le ceinture et mon index de la main droite accroche sur son ventre une petite manette qui s'abaisse à la première sollicitation.

Désamorcé, le robot s'arrête. Donc je savais. Pour moi, c'est l'ultime expérience. Maintenant, en ce qui me concerne, je sais aussi ce qui s'est passé sur le *Marka* et comprends pourquoi son voyage, qui aurait dû être rapide a duré douze jours.

En fait, il a été rapide, mais le vaisseau est resté douze jours en orbite autour d'Argara. Douze jours durant lesquels j'ai été exposé au fluide hypnotique d'un draizier. Une machine étrange dont le cerveau électronique a imprégné mon subconscient de toutes les connaissances non spécialisées des Argariens du cycle supérieur.

Non spécialisées, car Marka ne pouvait prendre le risque de m'inculquer un savoir de technicien sans les qualités nécessaires. La folie m'aurait guetté au cours de l'expérience.

Je suis avant tout un homme d'action. Elle l'avait lu dans mon cerveau et s'est contentée de me doter, dans mon domaine, du maximum d'efficacité.

Ces connaissances étaient emmagasinées au tréfonds de moi-même. Je n'en ai pas eu conscience tout de suite. Elles se sont imposées petit à petit. Maintenant le voile se déchire brusquement.

Je réalise tout cela en quelques secondes pendant que l'ascenseur dans lequel j'ai pris la place du robot m'entraîne vers le poste de commandement.

Marka devait avoir une bonne raison pour agir comme elle l'a fait. Tout à coup, je suis certain que quelque chose a dû se passer qui l'a obligée à changer ses projets initiaux. Il n'était plus question que je puisse rester sur Argara ; alors elle m'a rendu, inconscient, à Tréville en lui recommandant de partir tout de suite. C'était ne pas compter avec l'obstination des Terriens.

La cabine vient de stopper. Ses portes coulissent automatiquement et je me trouve en face d'un Argarien. Ahuri de me voir, il a une seconde d'hésitation. Il est bien bâti, un peu trapu et les cheveux d'un noir de jais. Sa main plonge brusquement vers sa ceinture.

Je tire le premier, en réalisant trop tard que, machinalement, entraîné par la force et l'habitude j'ai dégainé mon pistolet à aiguilles.

Trop tard. Foudroyé, l'Argarien s'abat. J'aurais pourtant voulu l'interroger et suis un peu pris de court. Tout ce qui m'arrive est trop neuf, trop imprévu.

Je jure en reglissant mon arme dans son étui puis branche les écrans intérieurs. Le plus important est de savoir si je suis seul à bord.

Successivement, je fais défiler toutes les soutes et toutes les cabines du kouril. Personne, nulle part ! De toute façon, c'est gagné, maintenant.

Disposant d'un kouril et capable de m'en servir je peux porter, par surprise, des coups décisifs aux Argariens. De plus, dès que les robots auront dégagé la base, nous disposerons de son formidable armement. L'équipage de *L'Etoile* apprendra vite à s'en servir.

Je sais d'ailleurs que nous devons nous montrer implacables. Ce sentiment est en moi. Je devine aussi que Marka me l'a inculqué, en dehors du draizier.

Pourquoi ? Je ne sais pas, mais c'est ainsi. Je me laisse tomber sur le divan de cuir bleu, face aux écrans. Une prise de possession en un sens.

Je branche un haut-parleur pour avertir Ornano et Marten :

— Tout va bien, vous pouvez venir.

Dans la salle de coordination, Marten roule des yeux ronds. Ornano est moins impressionné car il m'a suivi sur les écrans du bord lors de ma première exploration du *Marka*.

— Tu sais te servir de tout cela? s'étonne l'Allemand.

— Oui ! Maintenant, j'ai compris, Marka m'a tout enseigné en me plaçant en état d'hypnose.

— Pourquoi?

— Elle espérait que je resterais avec elle sur Argara.

— Et elle a changé d'avis ?

— Si j'en juge par la férocité de ses compatriotes, ça ne me surprend qu' à moitié. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne se soit pas manifestée. Elle doit pourtant savoir que nous sommes restés.

Ornano a un mouvement d'épaules :

— Peut-être ne sait-elle pas que nous avons été attaqués.

— De toute façon, dis-je, nous devons nous assurer qu'il n'y a pas d'autres Argariens partis en expédition punitive contre les indigènes.

— Comment?

— En prenant l'air dans ce kouril afin de pouvoir fouiller tous les environs au détecteur biologique.

— Tu es capable de conduire cet engin ?

— Oui.

— Tout seul ? Ta Marka a eu besoin de quatre hommes.

— Parce qu'il fallait lancer le vaisseau dans le temps négatif; cela rend le contrôle des appareils beaucoup plus délicat.

— Encore un autre de leurs mystères. N'en jette plus ! J'ai déjà l'impression de me trouver dans l'antre d'un magicien.

Son sourire dément ses paroles. Comme tous les coureurs de l'espace, plus rien ne le surprend vraiment, ni ne l'étonné. Je m'installe au poste de pilotage.

— Et les robots qui sont en train de dégager la base ? s'exclame Marten.

Après tout, je peux les remettre au travail. Notre absence ne sera pas très longue, même si nous allons, au retour, récupérer Blondin dans les ruines de l'ancienne capitale.

Je les réanime en vérifiant leurs consignes puis branche le dispositif anti-g. J'ai laissé les écrans de visibilité extérieure branchés. Nous nous enlevons sans à-coup, ce qui arrache un juron à l'Italien.

Les antennes de détection, maintenant. Un appel sur ma gauche en direction du lac. De toute façon, il y a des hommes de ce côté-là. Argariens ou indigènes ? Peut-être les deux. Je lance le kouril.

D'abord, la forêt défile sur les écrans, puis paraît se couper en deux. Nous repérons un nouveau village de cinq ou six huttes seulement. Tout y est calme.

Les Kholkas lèvent les yeux et nous font de grands signes. Eux aussi rêvent de nous accueillir.

— Les Argariens ne sont pas venus jusqu'ici et les détecteurs n'en ont pas repéré pendant le survol de la forêt.

— Ils n'étaient que cinq, alors?

— Le reste de l'équipage a dû rester sur le plateau pour assiéger *L'Etoile*.

— J'aimerais bien avoir des nouvelles des copains.

— Dès que la base sera dégagée, je prendrai contact avec l'Argarien qui commande sur le plateau.

J'amorce un vaste virage qui me conduit au-dessus du lac. Nous regagnons la ville en ruine. Le kouril est un engin extrêmement rapide même en atmosphère. Très vite, nous repérons l'esplanade et la bouche du chemin de fer souterrain sous la voûte duquel nous avons dissimulé le planeur.

Pas question de poser le kouril. Coupant ses moteurs, je le manœuvre à l'anti-g pour l'amener à une dizaine de mètres du sol où je l'immobilise. Comme je suis seul à pouvoir me servir des ceintures, j'ordonne à Ornano et à Marten de ne pas bouger le temps de récupérer Blondin.

— Et le planeur ? s'inquiète l'Italien.

— Nous le laisserons où il est.

L'ascenseur me descend jusqu'au sas de sortie dont je fais manœuvrer les portes avant de plonger dans le vide. Une sensation grisante. Freiné par le compensateur de gravité, je touche le sol doucement.

J'espère que Blondin a les nerfs solides et qu'il ne va pas ouvrir le feu au petit bonheur dans un réflexe de défense. Non, j'aperçois le planeur sans personne à bord.

— Blondin! Blondin!...

Pas de réponse. J'entre sous la voûte et, presque tout de suite, aperçois, au milieu des éboulements de toute nature qui obstruent l'escalier, une sorte de passage. En faisant basculer une colonne, Blondin a dégagé une ouverture qui s'enfonce sous terre.

L'imbécile est parti en exploration après avoir attaché un ceinturon au sommet du passage qu'il a découvert pour nous indiquer le chemin à suivre. Je me glisse dans l'ouverture en lançant le jet de ma lampe. Après un premier amoncellement de décombres, l'escalier est dégagé. Dix marches à descendre et je me trouve en face d'un tunnel en assez bon état de conservation.

— Blondin!

Ma voix éveille d'innombrables échos. Lorsqu'ils se sont éteints, la réponse me parvient. D'assez loin, me semble-t-il :

— Talban, ici.

— Reviens.

— Tout de suite.

Moi aussi, cela me plairait d'explorer ces couloirs et ces tunnels, mais rien ne presse. J'aurai tout le temps plus tard. Pour attendre Blondin, je m'assieds sur la dernière marche de l'escalier et allume un cigare blanc de Tzara.

Je viens de tirer la première bouffée lorsque brusquement je me sens comme englué, comme figé dans un état second. Il me paralyse tout en me laissant dans une lucidité impuissante. Exactement ce qui m'est arrivé sur le *Marka* avec le fluide du pistolet hypnotiseur.

Les Argariens! Ils ont lâché leurs petites grenades noires « qui n'explosent pas » comme dit Tréville. A moins que ce ne soit Ornano ou

Marten. Non, ils n'auraient pas osé touché à quoi que ce soit en mon absence.

Une attaque, alors? Etonné d'être brusquement sans nouvelles de l'expédition partie pour la base, l'autre appareil est venu voir ce qui se passait. Et comme Ornano et Marten n'ont pas pu répondre à l'appel qu'on leur a lancé...

Avec un peu de chance, ils ne penseront peut-être pas à descendre dans l'escalier du chemin de fer souterrain. Anxieux, je guette l'ouverture.

Atroce, de me sentir immobilisé comme je le suis et de garder ma lucidité. Atroce, mais réconfortant. Je sens peu à peu l'étreinte psychique s'atténuer et les Argariens ne sont pas venus. Bientôt, j'aurai retrouvé tous mes moyens et, à ma ceinture, j'ai un irradiant thermique.

Tout à coup, le sol se met à trembler. Une secousse terrible qui me fait rouler à terre où ma tête heurte une pierre...

CHAPITRE XI

L'état d'hypnose dans lequel je suis plongé me sauve la vie. Il m'empêche de m'évanouir et brusquement, lorsque je me sens libéré, je me cramponne à un bloc de pierre, juste au moment d'être précipité dans un abîme qui vient de s'ouvrir devant moi.

L'élan de ma chute coupé, d'un geste désespéré, je parviens à actionner le bouton antigravité de ma ceinture. Il me permet de franchir le gouffre.

D'ailleurs, tout s'apaise. Le grondement sourd qui m'emplissait les oreilles et la chute de pierres autour de moi. Un peu hébété, je reprends pied sur le sol ferme. Par chance, ma lampe continue à fonctionner. Je suis maintenant dans un des tunnels qui s'ouvriraient au bas de l'escalier sur lequel j'étais assis. Seulement il n'y a plus d'escalier. Je suis coincé par un amoncellement de pierres, de briques des murs et de fragments de colonnades. Pris au piège.

Un instant, j'hésite. D'un côté le précipice et un passage bouclé ; de l'autre, le couloir continue, en apparence intact. C'est par là que j'ai le plus de chances de découvrir une nouvelle sortie.

Je m'y engage. Pas question de me servir de ma ceinture, la voûte est trop basse. Je suis obligé de marcher. Que s'est-il passé? Bon Dieu, la base ! Je suis resté trop longtemps en état d'hypnose et ceux qui nous ont attaqués ignoraient que les robots continuaient à déblayer l'entrée.

Personne ne se trouvant avec eux pour les contrôler et les diriger, le déblaiement effectué, ils se sont attaqués à la base elle-même dont les défenses ont joué.

Tout a sauté et l'explosion avait été prévue pour détruire la ville.

Un gémissement sur ma droite. Je braque ma torche. Blondin ! Un énorme bloc de pierre lui a défoncé la poitrine, mais il respire encore. Je m'agenouille à côté de lui. Il ouvre les yeux :

— Talban, tu vas me tirer de là. Je souffre abominablement.

Impossible de déplacer le bloc de pierre ; il s'agit d'une plate-forme de béton armé qui est tombée d'une seule masse.

— J'appelle Carmini, dis-je.

Blondin ne réalise déjà plus. Une mousse rosâtre sort de ses lèvres et son regard devient vitreux, de plus en plus loin.

— Talban, après le coude du couloir, il y a un nouvel escalier. Tu me remonteras par là.

Un hoquet le secoue et ses yeux se révulsent. Il est mort.

L'escalier dont il m'a parlé n'existe plus, mais finalement, je découvre une bouche d'aération dans laquelle je parviens à me glisser. Le cataclysme qui a balayé les ruines a eu pour conséquence d'en dégager l'ouverture. Je me retrouve très vite à l'air libre et respire profondément. Je reviens de loin. Je branche ma ceinture et m'élève à quelques mètres du sol pour examiner les alentours.

Les quelques bâtiments qui étaient encore debout ont été littéralement soufflés. Comme tout ce qui émergeait, d'ailleurs, aussi loin que mon regard peut porter. La forêt est rasée et le niveau du lac a baissé de plusieurs mètres. Ses flots ont fait office de raz de marée.

Difficile, maintenant, de situer l'ancienne esplanade sur laquelle nous nous sommes posés. Je devine son emplacement en repérant ce qui reste du kouril. De *deux* kourils.

Celui qui nous a attaqués a été plaqué au sol également avec une violence qui l'a complètement disloqué. A perte de vue, tout a été arraché et détruit. Du côté de la base, ce qui subsiste de forêt flambe dans une sorte de crépuscule dantesque.

Inutile d'espérer retrouver le moindre survivant. Ornano était mon ami. Marten, je le connaissais moins comme Blondin que j'ai dû abandonner dans la galerie. Je me domine. Ce n'est pas le moment de me laisser aller. Je m'approche du premier kouril ; celui dont nous nous sommes emparés à la base. Comme il se trouvait plus bas, il a moins souffert que l'autre, mais de toute façon, n'est plus utilisable.

Ornano a été coupé en deux et Marten a eu la tête arrachée. Ils ont roulé tous les deux entre les pierres. Je sors l'irradiant thermique pour faire disparaître leurs corps. Il me serait pénible de penser que des bêtes puissent s'en repaître.

J'ai déjà agi de la même façon avec Blondin. L'autre appareil, maintenant. Le pilote est mort sur son siège. Ce qui me surprend, c'est de ne découvrir aucune trace d'autres cadavres. Un instant, je suis tenté de croire qu'un certain nombre d'Argariens s'en sont tirés. Pourtant c'est impossible.

Ce kouril n'était monté que par un seul homme et cinq autres seulement occupaient celui de la base. Cela me paraît étrange... Le soleil flamboie à l'horizon au bout du lac et tout à coup dans le ciel, j'aperçois le troisième appareil.

Un vrai coup de fouet pour moi ! Il n'est pas question de me laisser décourager, du moins tant que je ne serai pas fixé sur le sort de Tréville et de son équipage.

Je me relève, prêt à combattre. L'explosion de la base a dû être ressentie sur le plateau à l'autre bout du continent. Les Argariens ont aussitôt compris ce qui s'était passé. Ils viennent mesurer l'étendue du désastre.

En bonne logique, le kouril se posera près des appareils détruits. Je me tiens à proximité et me glisse dans une excavation à demi cachée par un bloc de pierre.

Mes chances sont pratiquement nulles. Je veux néanmoins tenter l'impossible et aller jusqu'au bout. Le kouril qui vient d'apparaître a sans doute participé à l'attaque de *L'Etoile*.

Tout dépend pour moi de l'importance de son équipage. Les Argariens ne paraissent pas se déplacer en nombre. Si je pouvais détruire le kouril et s'il vient du plateau, *L'Etoile* aurait une chance de décoller. A condition de pouvoir prévenir Tréville. Cela ne me paraît pas impossible à la faveur de la nuit, même si le camp reste assiégé.

Le kouril plafonne exactement à l'endroit prévu à une dizaine de mètres du sol. Il allume ses projecteurs, puis le sas s'ouvre. Un seul homme se présente. Un seul ! Il ne doit pas y avoir grand monde à bord ; peut-être encore un pilote.

Ça pourrait me donner une chance de répéter la manœuvre qui m'a déjà si bien réussi à la base. Silencieusement, je sors de mon trou. L'Argarien s'est posé sur le sol et pénètre dans les débris du premier kouril.

Il ne paraît pas se méfier. Evidemment, l'explosion de la base a pu être accidentelle. Comme à aucun moment les appareils détruits n'ont signalé d'attaque, il ne croit pas à la présence possible d'ennemis surtout après un tel cataclysme.

Je guette le sas. Il me serait impossible de l'atteindre sans être repéré. Tous les écrans de visibilité doivent être branchés. Bon, l'Argarien a fini l'inspection du premier kouril et se dirige vers le second engin derrière lequel je me suis glissé.

Voilà ma chance. Je réalise aussi que l'homme ne dit rien. Il n'a pas encore ouvert la bouche depuis qu'il s'est posé. Pourtant, en bonne logique, il devrait faire des commentaires à l'usage du pilote resté à bord.

A Dieu vat ! Je décroche le pistolet hypnotiseur de ma ceinture et attends qu'il soit à bonne portée pour appuyer sur la détente en visant par une déchirure de la coque.

Immédiatement, l'Argarien s'immobilise. Je sais exactement ce qu'il ressent. Avec un sourire, je me glisse à mon tour dans les débris pour le rejoindre.

Instinctivement, je plonge dans ses pensées. Il ne peut m'opposer aucune résistance mentale.

Le kouril n'a pas de pilote. Un robot le conduit.

La stupéfaction d'Hator, mon prisonnier, est immense. Il croyait tous les Terriens terrés dans leur vaisseau ; raison pour laquelle il ne prenait aucune précaution.

Je lis avidement dans ses pensées. Les Argariens qui assiègent *L'Etoile* ne sont plus que quatre.

Ce sont pour ainsi dire les derniers survivants de la race de Marka, en dehors d'un vieillard et de trois femmes réanimés dans la base du quatrième continent.

Partout ailleurs, si les installations sont restées intactes, les hommes n'ont pas supporté un état de vie suspendue, prolongé au-delà des limites raisonnables.

Dix-huit survivants en tout. Leur dernier espoir résidait dans la base qui vient d'exploser. Dix-huit dont ils ne sont déjà plus que neuf.

— N'étant pas plus nombreux, comment se fait-il que vous n'ayez pas épargné les survivants des Kholkas ?

Ma question mentale fait tressaillir mon prisonnier. Sa réponse me parvient immédiatement :

— S'ils n'avaient plus été qu'une infime minorité, nous les aurions épargnés. Dans les conditions actuelles, le danger aurait encore été plus grand aujourd'hui que jadis.

— Où est Marka ?

— Dans la base du quatrième continent.

Prisonnière ! Hator ne peut pas me le cacher

mais ignore pourquoi. Ohrin, le vieillard qui a été sauvé appartenait au conseil suprême des Argariens. A ce titre, il a pris le commandement de la petite colonie. C'est lui qui a décidé d'anéantir les Kholkas et de faire prisonniers les Ancêtres.

Ce n'est pas Hator qui dirigeait l'expédition contre *L'Etoile*, mais un nommé Bhaal, resté sur le plateau avec trois hommes dans l'espoir de s'emparer de mes compagnons.

De toute façon, ces derniers ne risquent plus rien maintenant, sauf s'ils sortaient du vaisseau. Tréville ne se hasarderait pas à commettre une telle imprudence. Au pire, en s'apercevant que les kourils sont partis, peut-être a-t-il regagné l'espace.

J'ai emmené Hator dans la salle de coordination. Il est attaché dans un fauteuil à l'aide de courroies magnétiques et commence à sortir de son état léthargique.

D'abord, je débranche le robot pilote, puis lance les moteurs. Pas eu besoin de calculer les coordonnées de direction, j'ai repris celles qui se trouvaient déjà dans la « mémoire » du cerveau électronique.

Une fois sur le plateau, je n'aurai aucune difficulté à me rendre maître des quatre Argariens restants. En voyant revenir le kouril, ils ne se méfieront pas. Je leur enverrai des grenades. Marka n'a certainement pas dit à Ohrin qu'elle m'avait conditionné comme un homme de leur race.

En un sens, cela signifie qu'ayant prévu le pire, elle compte sur moi pour la délivrer. Si elle m'a demandé de lui faire confiance quoi qu'il arrive, je peux lui retourner le compliment.

— Qui êtes-vous ?

Je me retourne sur Hator. Il a retrouvé toute sa lucidité et m'oppose un visage furieux.

— Un Terrien.

— Un Terrien qui parle notre langue et qui est capable de piloter un kouril ?

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes un des nôtres qui avez pactisé avec les Kholkas.

— Il y a près de deux mille ans ?

J'éclate de rire :

— Les Kholkas n'existent plus ! Tout repart de zéro dans tous les domaines sur Argara. Ohrin a commis une grande faute en s'attaquant à nous. Je suis certain que Marka s'y était opposée.

— Je ne l'ai pas vue.

— Sans elle, vous seriez encore tous en état de vie suspendue. Vous avez été réanimés il y a longtemps ?

— Huit jours.

Donc, Marka s'est occupée d'eux pendant que le vaisseau était toujours en orbite autour de la planète.

— Comment se fait-il que vous ayez attendu huit jours pour nous attaquer ?

— Nous avons tous dû subir une cure de régénérescence... et puis nous nous sommes d'abord occupés des Kholkas.

— L'ennemi héréditaire ! Vous avez voulu les massacrer au nom d'une haine qui ne se justifiait même plus.

— Dans la dernière base, nous n'espérons pas retrouver plus d'une dizaine de survivants. De nouveau, nous nous serions retrouvés minoritaires.

En un sens, ils s'étaient placés en état de vie suspendue en plein drame. Leur réflexe est né d'un instinct de conservation. Je dois bien admettre que nous, ils n'ont pas cherché à nous anéantir ; seulement à s'emparer de nous.

— Vous en avez tué beaucoup ?

Il n'en reste pratiquement plus sur les trois autres continents. Ici, je ne sais pas.

— J'ai assisté à la destruction d'un village, mais en ai repéré un autre et il en existe encore sur la côte.

—-Nous les détruirons aussi.

J'ai un mouvement d'épaules. Il est passé sans transition d'une époque dans une autre et s'est réveillé avec toutes ses rancunes exacerbées. Il faut un apprentissage à l'hibernation. Plusieurs réveils successifs avant de se découvrir une nouvelle mentalité.

Comme je ne veux courir aucun risque avant de me poser, j'arrose le plateau de grenades hypnotiques avant d'envoyer des robots récupérer les autres Argariens, incapables de résister.

Dès qu'ils sont dans les soutes du kouril, aussi soigneusement entravés que Hathor, je balaye le plateau d'un faisceau d'ondes neutralisantes. Je lance ensuite un appel par haut-parleur car je

ne peux pas entrer en contact avec *L'Etoile* autrement.

— Talban appelle le capitaine Tréville... Talban appelle...

— Tréville à l'écoute.

Ouf, il avait laissé ses micros en attente.

— Je me suis emparé du kouril, capitaine et tiens tous les Argariens qui nous attaquaient en mon pouvoir. Je vais sortir, mais aimerais assez ne pas me faire abattre.

— Où sont vos compagnons ?

— Morts tous les trois, lorsque la base a explosé.

— La base ?

— Oui, elle a été entièrement détruite. Vous avez dû ressentir les effets de l'explosion jusqu'ici.

— Le sismographe du bord a enregistré un tremblement de terre.

— C'est cela.

Naturellement, Tréville ne prend pas le risque de me croire sur parole. Avec toutes les « diableries » des Argariens, il se méfie. Je dois marcher seul jusqu'au camp pendant que les projecteurs du bord fouillent le plateau derrière moi.

La clôture fortifiée ? J'y suis accueilli par les membres de l'équipage qui se trouvaient dehors au moment de l'attaque. Ils sortent d'un nouvel état d'hypnose sans trop comprendre ce qui leur est arrivé.

Sans attendre qu'on m'ouvre les barbelés, j'utilise ma ceinture anti-g pour les franchir d'un bond.

— Vous étiez seul à bord du vaisseau ennemi, Talban ? demande le capitaine.

— Seul, oui, avec cinq prisonniers dûment enchaînés.

— Von Kolb, prenez trois hommes et allez vérifier. Excusez-moi, Talban, mais vous êtes peut-être en leur pouvoir. On ne sait jamais, avec leur saloperie d'hypnotisme.

— Je comprends, mon capitaine. J'ai laissé le sas d'accès ouvert. Seulement, que von Kolb prenne bien garde à ne toucher à rien. Il trouvera quatre prisonniers dans les soutes et le dernier dans la salle de coordination.

CHAPITRE XII

Tréville marche de long en large dans le poste de commandement de *l'Etoile*. Nous sommes seuls. Je l'ai demandé car j'ai une idée en tête en ce qui concerne Marka.

Rapidement, j'ai exposé au capitaine tout ce qui nous était arrivé depuis le moment où, avec Ornano, Blondin et Marten, nous avons quitté le plateau en planeur.

— Ainsi, dit-il, maintenant que la base de ce continent a sauté, en dehors des prisonniers, il ne reste que quatre Argariens dont trois femmes.

— Plus Marka.

— D'accord. Seulement ils occupent une véritable forteresse pourvue de moyens de défense extraordinaire.

— Nous pouvons en occuper une aussi et bénéficier des mêmes avantages. Ajoutez à cela que nous sommes infiniment plus nombreux. A la longue, nous devons triompher. Si je n'étais pas inquiet pour Marka, c'est la solution que je proposerais.

— Vous craignez qu'Ohrin ne se venge sur elle de sa déconvenue ?

— Oui, cela m'oblige à passer à l'attaque immédiatement. Cette nuit !

— Comment ?

— J'ai un plan pour pénétrer dans la base tenue par Ohrin, mais ce plan nécessite votre collaboration. C'est pour cela que j'ai voulu être seul avec vous. Personne ne devra connaître nos véritables intentions.

— Pourquoi ?

— Mon plan est basé sur la faculté que les Argariens ont de lire dans nos pensées grâce au traducteur.

— Je ne comprends pas.

J'esquisse un sourire :

— Nous pouvons leur faire croire ce que nous voulons. Il suffit que la personne interrogée soit persuadée d'une chose pour qu'elle ne puisse pas la leur cacher. Vous et moi, nous allons organiser l'évasion du chef des Argariens et il m'emmènera à son insu dans le kouril.

— Vous êtes fou, Talban ! Nous ne pouvons pas prendre ce risque ! Si vous échouiez, nous nous retrouverions à leur merci.

Amusé, je secoue la tête :

— J'ai pensé à cela aussi, mon capitaine. Nous allons gagner une des bases abandonnées. Je la mettrai en état de défense. Vous aussi pourrez lire dans les pensées des prisonniers à condition de les placer en état d'hypnose. Ce sera la seule différence. Vous pourrez donc apprendre au fur et à mesure des besoins tout ce qui peut vous être utile. En état d'hypnose, ils ne pourront rien vous cacher. Si j'échoue, vous aurez donc tout le temps de reprendre la situation en main.

— Et le chef de l'expédition ?

— Dès que tout sera au point, nous lui préparerons son évasion, de façon à lui laisser croire qu'il ne la doit qu'à lui-même.

Puisque le kouril a repris l'air, c'est que mon plan a réussi. C'est le second de *l'Etoile* qui a servi de plaque tournante en menant l'interrogatoire des prisonniers dans la salle de coordination.

Du beau travail, involontaire de sa part. Bhaal, le chef de l'expédition argarienne a eu tout loisir, en lisant dans ses pensées, d'apprendre des choses très intéressantes pour lui.

Par exemple, que Hathor avait trahi les siens et que c'est lui qui nous avait conduits à la

base du second continent.

De quoi l'affoler. Ensuite, Tréville est arrivé sans traducteur, lui. Il a ordonné au second de faire évacuer le kouril et de veiller à ce que personne ne puisse y rester. Ceci pour éviter la moindre imprudence de la part d'un des nôtres, maladroit et trop curieux.

Le second s'est exécuté. Il n'a pu se rendre compte qu'aussitôt son inspection terminée, je me suis glissé dans la soute de débarquement. Après, il a procédé au transfert des prisonniers sur *L'Etoile*. Tréville s'est chargé personnellement de Bhaal.

Ils ont gagné Je sas de sortie les derniers et, pour permettre à l'Argarien de sauter à terre, le capitaine a désamorcé les sangles magnétiques qui lui entravaient les jambes. Il s'y est pris avec beaucoup de maladresse, Bhaal s'est aperçu que ses bras se trouvaient libérés aussi.

Cela n'a pas dû traîner. J'imagine que, d'une bourrade, il a dû pousser le capitaine hors du sas dont il a immédiatement actionné le mécanisme de fermeture. Pourquoi se serait-il méfié, après avoir lu dans le cerveau du second ?

Il n'a même pas visité le vaisseau de fond en comble, ce qui m'aurait obligé à le paralyser. Sans doute a-t-il eu la tentation d'anéantir *L'Etoile* ou la base avec une bombe thermique. Il a été retenu en pensant que les derniers survivants de sa race s'y trouvaient prisonniers.

Maintenant, nous filons à pleine vitesse vers la retraite du quatrième continent où se jouera la partie décisive.

Je me suis dissimulé dans le coffre d'un petit tank d'exploration.

Le kouril vient de s'immobiliser ; nous sommes arrivés. Le tout est de savoir si nous nous trouvons dans la base elle-même, ce que j'espère, ou si Bhaal a stoppé à l'extérieur.

Silencieusement, je quitte la soute après avoir débranché l'allumage automatique des couloirs et gagne une salle de contrôle. Mon cœur bat pendant que je démasque un des hublots.

Obscurité totale. Donc, nous sommes à l'intérieur de la base. Maintenant, il me suffit d'attendre. Pas longtemps; le hangar dans lequel Bhaal a fait entrer le kouril s'éclaire brusquement. J'entends le bruit caractéristique du mécanisme de sortie qui s'enclenche dans le sas de la tour.

Anxieux, je prête l'oreille. Bon, trop pressé d'aller faire son rapport, Bhaal ne referme pas derrière lui. Je pourrai donc quitter le kouril sans risquer de me faire repérer.

Le hangar s'éteint, à moi de jouer. Je quitte la salle de contrôle. En prenant soin, comme lors de mon arrivée, de débrancher avant chaque couloir le circuit d'éclairage pour ne pas me signaler aux détecteurs d'énergie, et je gagne le sas.

Si je suis surpris, je tue. Je n'ai pas le choix. Du moins tant que je n'aurai pas retrouvé Marka, mais préférerais l'éviter. Les Argariens ne sont déjà plus si nombreux. Malgré une sorte de férocité native que j'ai décelée en eux, ils sont les derniers représentants d'une race au passé formidable.

J'atteins le sas par lequel Bhaal est sorti et saute dans le hangar. En bonne logique, si Marka est prisonnière, on a dû la reléguer dans les étages inférieurs. On ne peut y accéder à aucun élément essentiel sans passer devant un robot de garde dont les consignes sont implacables.

Pas question d'utiliser les ascenseurs. Cela ne me gêne pas, au contraire. Dans les escaliers de secours, je ne risque pas de faire de mauvaises rencontres. Ils forment un réseau compliqué et sillonnent toute la base, servant en même temps de bouche d'aération.

Donc, pas de portes à franchir. Je me lance dans le premier, soutenu par ma ceinture anti-g, ce qui me rend absolument silencieux. Les points critiques se situent aux paliers, mais si quelqu'un devait s'y trouver, ils seraient éclairés.

Comme je ne touche pas le sol, je n'allume pas les lampes. Ma torche à main me suffit et je ne la branche qu'aux intersections.

Quatrième sous-sol, celui des appartements. Je le traverse dans toute sa longueur pour atteindre l'autre escalier. Je m'y engage prudemment quand, brusquement, le couloir s'allume.

Je me laisse tomber à terre, l'arme prête. Personne. Si, un robot. Je décroche le pistolet thermique à ma ceinture. C'est ma seule chance de l'immobiliser immédiatement s'il m'attaque.

Il ne paraît pas se soucier de moi et avance de sa démarche déhanchée. Il passe à me frôler et continue son chemin. J'essuie mon front couvert de sueur. Après avoir réamorcé ma ceinture anti-g, je m'élance pour plonger dans l'escalier.

Un étage, deux... De nouveau, l'obscurité est totale, le silence écrasant. Je donne un jet de lumière et ce que j'aperçois m'arrache un cri de surprise. Je me trouve dans l'immense crypte où les Argariens s'étaient placés en état de vie suspendue.

Ils sont alignés dans d'étroits compartiments qui semblent entassés les uns sur les autres. Autour de moi, toutes les salles contiennent un corps. Pour ceux-là, il n'y a plus d'espoir; la science est impuissante. Ils se sont momifiés au cours des siècles.

Je me demande ce qui n'a pas fonctionné. Tout me semble intact. Je traverse la crypte en réprimant un frisson et sans oser éteindre ma torche. Ces hommes et ces femmes ont beau être morts depuis longtemps, ils m'impressionnent, sans doute parce que moi aussi, je mourrai peut-être un jour comme eux, fauché sans le savoir par une défaillance de la machine.

Encore un escalier. Je dois me trouver à plus de trois cents mètres sous terre. Les couloirs sont plus longs et les ramifications de plus en plus nombreuses. Je m'y retrouve, car la base est construite exactement selon les modèles des kourils et des vaisseaux de l'espace.

J'ai quitté depuis longtemps la tour centrale, je dois approcher. Le robot qui veille sur les cellules ne devrait pas bouger. Il est conditionné pour réagir uniquement aux ondes biologiques des prisonniers qu'on lui confie.

Un escalier presque droit. J'ai l'impression de descendre au fond d'un puits. C'est le dernier.

Il débouche dans une grande salle circulaire au sol de béton.

Au centre, juché sur son piédestal, le robot de garde. Je l'éclairé plein feu de ma torche car je m'en méfie tout de même. Il ne bronche pas, alors je m'approche. Je ne me suis pas trompé, le robot est amorcé. Marka ne doit pas être loin.

Ses fusibles se trouvent logés dans leurs alvéoles derrière sa tête. Je les enlève sans peine. Il me reste à trouver la cellule dans laquelle la jeune femme est enfermée.

Je fais le tour de la salle en vérifiant les fermetures magnétiques. A la cinquième, je pousse le levier et le mécanisme d'ouverture se met en marche lentement. Trop lentement à mon gré.

Enfin, la porte s'escamote. Marka est allongée sur un large divan et elle dort. Luxueuse, sa cellule ! Luxueuse, compte tenu de nos habitudes terriennes en matière de répression.

Par terre, une sorte de moquette souple d'un brun clair. Le divan occupe le milieu de la cellule qui comporte un bloc régénérateur. Une table de ce faux marbre noir que j'ai déjà remarqué sur le vaisseau. Un visiophone à côté d'une imposante bibliothèque sur les rayons de laquelle s'entassent d'innombrables cylindres.

Face au divan et le dominant, un grand écran grâce auquel on peut communiquer avec le reste de la base. Marka porte une combinaison de l'espace ; cela me surprend.

Je m'approche du divan. Marka tressaille avant d'ouvrir les yeux. Surprise, elle se redresse, pâlit, puis s'écrie :

— Talban !

— Tu ne m'attendais pas ?

— Ici, non... Tu es prisonnier ?

Son regard descend jusqu'à ma ceinture ; en voyant mes armes, elle se rassure.

— Non, je viens te délivrer.

— Les Ancêtres se sont emparés de la base ?

— Je m'y suis introduit clandestinement.

— C'est impossible !

— Il faut croire que non. Je me suis servi de Bhaal. Je l'avais fait prisonnier et lui ai organisé une évasion. Il m'a conduit ici sans s'en douter. J'étais caché dans la soute de son kouril.

— Bhaal...

Pivotant sur elle-même, elle pose ses pieds à terre. Toujours incrédule, elle me fixe à peu près comme si j'étais l'apparition fantomatique d'un rêve... ou d'un cauchemar.

— Tu ne pensais pas que je viendrais te délivrer ?

— Je craignais que tu n'essayes.

— Pourquoi ?

— C'est fou, ce que tu as fait ! Impensable ! Vous êtes nombreux ?

— Je suis venu seul.

— Seul !

Cette fois, c'est de l'ahurissement. Je me mets à rire :

— A plusieurs, nous n'aurions pas eu la moindre chance, Marka. Ce n'est pas encore gagné, tu sais. Comme ils ne sont que cinq en haut, à deux, en les prenant par surprise, nous devrions réussir.

— Oui, peut-être...

Elle secoue la tête. Elle a encore besoin de digérer ma présence qui lui paraît invraisemblable. Soudain, elle me demande :

— Comment se fait-il que Bhaal soit tombé en ton pouvoir ? C'est lui qui commandait l'expédition envoyée contre *L'Etoile*.

— Il a échoué. Son expédition a tourné au désastre. Un désastre irréparable, j'en ai peur.

— Ohrin l'avait aussi chargé de réanimer la base du premier continent.

— Elle a sauté. En dehors de Bhaal dont nous avons favorisé l'évasion, Tréville a quatre prisonniers.

— Et les autres ?

— Ils sont morts.

Elle blêmit et me jette un regard désespéré :

— Par ma faute !

— Non, Marka, par la faute d'Ohrin. Nous avons rencontré les trois premiers Argariens près d'un village. Nous avons vu les indigènes marcher joyeusement à leur rencontre pour les accueillir et ils les ont froidement abattus, tous, au pistolet thermique, avant d'incendier les quelques misérables huttes qui les abritaient. Le réflexe de mes compagnons a été instinctif. Ils ont tué.

— Il ne savaient pas ce que représentent les Kholkas pour nous. Le mal qu'ils nous ont fait !

— Après deux mille ans, ce n'étaient plus des Kholkas ; plus les mêmes en tout cas.

— Pour nous, ils représentaient le même danger. En face d'eux, nous allions nous retrouver en minorité. Une poignée qui se serait nécessairement fondue dans leur masse.

— Si vous ne les vouliez plus, vous aviez les moyens de les déporter sur une autre planète. De toute façon, les colonies terriennes les auraient accueillis.

— Tu ne peux pas comprendre ! Et puis, rien ne s'est passé comme je l'espérais. De toute façon, j'avais décidé d'abandonner Argara et de vous rejoindre dans l'espace avec le *Marka*.

— Sans équipage ?

— Pour rejoindre l'*Etoile*, je n'avais pas besoin d'emprunter le temps négatif. Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? Rien ne serait arrivé.

— Le capitaine a posé la question à l'équipage qui a voté de rester à l'unanimité.

— Je pensais qu'ils auraient peur à cause des formidables moyens que j'avais utilisés contre eux. Formidables en fonction de vos connaissances.

— C'est au contraire ce qui les a décidés.

— Oui, vous appartenez à une race de conquérants que rien n'effraye. Nous, nous sommes une race qui se défend et qui craint tout ce qui lui est étranger. Tu ne sais pas ce que c'est que reculer, toi. Je l'avais senti en lisant dans tes pensées sur le *Marka*. Cela avait quelque chose de grisant. J'aurais dû te faire confiance tout de suite.

Après un coup d'œil inquiet en direction de l'écran, elle se lève.

— Ohrin risque de t'appeler ?

— Pas maintenant, mais nous ne pouvons pas nous attarder ici.

— Pourquoi te garde-t-il prisonnière ?

— J'ai refusé de mettre le *Marka* à sa disposition et c'est le seul vaisseau de l'espace équipé pour les longues croisières qui nous reste. Les kourils sont conçus uniquement pour se mettre en orbite.

— Où était-il, le *Marka* ?

— Satellisé. Il l'est toujours, d'ailleurs.

— Ohrin n'est pas allé le prendre ?

— Il a essayé, mais le sas d'accès est réglé sur les ondes biologiques d'Olgoo.

— D'Olgoo ?

— Les tiennes et les miennes mêlées. Une précaution que j'avais prise, heureusement. Ohrin a désamorcé Olgoo par surprise et je me suis retrouvée à sa merci.

— Il sait qu'Olgoo pourrait ouvrir le sas ?

— Oui, seulement, s'il réanime Olgoo, j'en reprendrai automatiquement le contrôle mental, même du fond de ma prison. Rien ne pourra alors l'empêcher de venir me délivrer. Olgoo dispose d'armes qu'Ohrin ne pourrait pas neutraliser et de moyens de défense qui le rendent invulnérable.

— On a pourtant pu le désamorcer.

— Il n'était pas en état d'alerte. Je n'avais aucune raison de me méfier. J'avais dit à Ohrin que l'*Etoile* était repartie avant même que je ne le réanime. Je pensais qu'il me croyait, mais il avait découvert la vérité.

S'approchant de moi, elle me touche le visage et les épaules d'une main fébrile. Un peu comme si elle avait renoncé à l'espoir de me retrouver.

— De toute façon, je suis heureuse, très heureuse, Talban ! Maintenant, viens.

Nous quittons la cellule. La salle de garde s'éclaire au moment où nous franchissons le seuil. Le robot, sur son piédestal, nous fixe d'un œil vide et impuissant.

J'ai pris la précaution d'emporter une ceinture et des armes de rechange. Je les donne à Marka :

— Prends cela. Nous allons gagner la salle du connecteur et priver la base d'énergie. Tu y resteras pendant que je monterai au niveau supérieur pour en finir. Je te promets de ne tirer qu'à la toute dernière extrémité.

Un éclat de rire derrière nous salue mes paroles. Je me retourne en dégainant mon pistolet à balles. Personne. Pourtant, on rit toujours dans la cellule qu'occupait Marka.

Une voix brutale et impérieuse lance brusquement :

— Qui que vous soyez, revenez avec Marka. De toute façon, le niveau inférieur est bloqué par un champ de force.

— Ohrin, me souffle Marka. Il appelle sur l'audiophone de ma cellule.

CHAPITRE XIII

— Tu me laisseras parler, dis-je. N'interviens pas.

D'un mouvement de tête, elle accepte. Nous retournons dans la cellule. L'immense écran mural est allumé et occupé tout entier par l'image d'un homme assis derrière une table.

Ohrin a un visage aux traits accusés. Le nez en bec d'aigle, le regard flamboyant et impérieux. Des cheveux blancs, -assez longs, ramenés en arrière, dégageant le front immense.

Nous nous dévisageons. Il me domine et je dois lever la tête pour le regarder. L'écran donne cette extraordinaire impression de présence qui m'a déjà frappé sur le *Marka*. Une véritable fenêtre ouverte.

— Qui êtes-vous? demande-t-il d'une voix sèche.

— Talban... Frédéric Talban !

— Un Terrien parlant notre langue ! Après ce que je viens d'entendre, je me doute de ce qui a dû se passer. Marka vous a soumis à un draizier. Je commence à comprendre bien des choses. Ses réticences, d'abord...

Un sourire crispe ses lèvres :

— En un sens, cela devrait simplifier certaines choses. Hathor n'a donc pas trahi. Je préfère cela, mais comment êtes-vous entré dans la base ?

— Avec Bhaal ! Je me trouvais dans la soute du kouril qui l'a ramené.

— Ingénieux, mais comment l'avez-vous abusé ?

— En le laissant puiser dans le cerveau d'un des nôtres des renseignements faux.

— Je vois. Et vous avez pris le risque de venir seul ?

Son visage reflète une admiration qui me surprend et il ajoute :

— J'ai toujours le plus grand respect pour le courage. Vous avez d'ailleurs failli réussir à quelques minutes près. Nous vérifions encore toutes les installations de la base qui ont pu souffrir de notre longue mise en sommeil. Alors, le robot de la salle de garde communique au cerveau électronique la température des cellules d'heure en heure. Vous l'avez débranché juste avant son rapport. A quoi tient le sort d'une planète ! Nous pourrions philosopher longuement là-dessus.

— Nous ne sommes malheureusement pas là pour philosopher.

— Je le déplore.

Un sourire un peu sarcastique retrousse ses lèvres :

— Marka vous a dit ce que j'avais décidé en ce qui concerne les Terriens ?

— Pas encore.

— Je voulais les réduire en captivité en réunissant le plus grand nombre d'hommes et de femmes de la Terre que nous serions allés chercher dans ses colonies. Je les aurais réunis dans une enclave pour les utiliser à régénérer le sang, un peu fatigué il faut bien le dire, des Argariens. Pour nous garder purs, nous nous sommes reproduits en circuit fermé. Rien n'est plus déplorable : cela ne pouvait que nous appauvrir. Heureusement il se trouve que, biologiquement parlant, vous êtes de la même race que nous. Marka s'en est aperçue en vous soumettant aux analyseurs de bord.

J'ai froncé les sourcils, mais il a un geste apaisant de la main :

— Rassurez-vous, j'ai abandonné ce projet.

Nouveau sourire, tout aussi sarcastique. J'attire un de ces sièges argariens qui paraissent ne comporter qu'une armature métallique et m'assieds en croisant les jambes.

— Le commencement de la sagesse !

— Non, raison pure. Votre race est trop entreprenante. Un grand nombre de Terriens, même isolés par tous les moyens scientifiques dont nous disposons, seraient trop dangereux. Je ne peux pas prendre un tel risque.

Un peu par défi, j'allume un cigare blanc de Tzara et souffle ma fumée dans sa direction. Il ne paraît pas s'en préoccuper.

— Nous allons établir des relations avec un tout petit nombre de Terriens seulement. Si j'ai bien compris ce que Marka m'a expliqué, les Ancêtres sont des aventuriers d'une espèce un peu particulière. Sans attache avec les civilisations qu'ils visitent.

— En un sens, oui. Cela provient du fait que nous sommes décalés dans le temps. La plupart d'entre eux sont nés au début de la conquête spatiale.

— Alors nous devrions nous entendre, Talban. Vous savez que, placé en état d'hypnose, vous ne pouvez rien nous cacher de vos sentiments les plus intimes. Je serai donc certain de l'entière loyauté des collaborateurs que je choisirai.

— Où voulez-vous en venir ?

— Au lieu de créer sur Argara un cheptel terrien susceptible de nous fournir les enfants dont nous avons besoin, il est préférable d'aller les prendre sur Terre O et dans les colonies terriennes au fur et à mesure. Cette solution présente l'avantage de pouvoir sélectionner.

— Des enfants ?

— Qui seront élevés comme de purs Argariens et qui vivront la même vie que les vôtres.

— Je ne comprends pas.

— Nous restons six hommes et quatre femmes d'Argara. En établissant un roulement de vie suspendue nous pourrions marquer chaque génération de notre empreinte. Peu à peu, nous reconstituerons un fond de population mi-terrienne, mi-argarienne dans laquelle nous nous reconnaitrons.

— Il vous faudra des siècles !

— Vous êtes placé pour savoir que le temps ne compte plus quand on connaît le secret de la vie suspendue. Je vivais il y a plus de mille six cents ans et vous-même avez sauté par-dessus d'innombrables années.

— Oui.

Que va-t-il me proposer? Je suis surpris et vaguement inquiet. Il continue :

— Au début, nous ne pourrions absorber que quelques enfants, garçons et filles à la fois, car je ne veux pas une prédominance trop forte de sang terrien. De génération en génération nous pourrions augmenter cet apport qui se fondra dans une masse purement argarienne.

— Ce qui sous-entend l'installation sur Argara d'une colonie terrienne relativement importante.

— Il ne peut en être question.

— Comment aurez-vous des enfants, dans ce cas?

— Vous irez les enlever pour nous dans les colonies que Terre O a essaimées.

— Les enlever ?

— Avec les moyens dont nous disposons cela ne présentera aucune difficulté. Ce sera également sans danger, puisque l'opération n'aura lieu qu'une fois tous les vingt ans.

— Vous êtes fou !

— On ne fera pas de mal à ces enfants, au contraire. Réfléchissez et tâchez de comprendre que ce que je vous offre est inespéré.

Indigné, je me dresse :

— Je refuse ! Aucun Ancêtre n'acceptera de se prêter à cet ignoble trafic.

Il éclate de rire :

— En êtes-vous bien sûr ? Les Terriens sont, comme tous les hommes, avides et intéressés. Pas tous, mais la grande majorité. Je trouverai facilement les complicités qui me sont indispensables parmi les Ancêtres ou parmi la lie des populations de Terre O ou de ses colonies.

— Vous n'en êtes pas encore là, Ohrin.

Une brusque fureur me secoue :

— Vous me tenez, mais *l'Etoile* est solidement installée dans la base du second continent.

Dès que Tréville s'étonnera de ne pas avoir de nouvelles, il passera à l'attaque.

— Ne vous faites pas trop d'illusions, Talban ! Vous avez cru marquer un point en vous installant dans cette base. En fait, vous vous êtes livrés. Dans quelques heures, vos compagnons seront en mon pouvoir.

— Vous mentez !

Son visage reste serein, vaguement ironique :

— Dans quelques heures... Là n'est pas la question principale... Je vous ai fait une proposition.

— Je la refuse.

— Ne soyez pas stupide. Réfléchissez d'abord, j'ai tout mon temps.

Avant que je puisse répondre, il a coupé la communication. Son image s'efface sur l'écran.

Je regarde Marka. Elle s'est assise sur le divan et se tient la tête entre les mains tout en fixant le sol d'un regard vide.

— Tu l'as entendu ?

— Oui.

— Allez voler des enfants dans des colonies terriennes pour en faire des Argariens, cela ne te révolte pas ?

— Si, mais nous sommes en son pouvoir, Talban.

— Que veut-il dire à propos de la base du second continent ?

— Elles possèdent toutes une entrée secrète que seuls les membres du conseil suprême connaissent.

— Une entrée secrète ?

— Un souterrain prend naissance à une dizaine de kilomètres de l'enceinte et débouche directement dans la salle du connecteur.

Je jure entre mes dents :

— Il compte pénétrer dans la salle du connecteur et priver la base d'énergie ?

— Oui. Il passera immédiatement à l'attaque avec des robots à l'intérieur et dehors. La surprise aidant, tes compagnons n'ont pas la moindre chance de s'en tirer.

— Il faut empêcher cela.

— Comment ?

Elle relève la tête :

— Ton pistolet thermique ne servirait à rien contre le champ de force qui nous bloque au dernier niveau.

— Et contre les murs ?

— Nous n'aboutirions nulle part. Nous sommes à plus de cinq cents mètres sous terre.

Furibond, je me mets à marcher le long en large dans la cellule :

— Alors nous devons le laisser triompher sur toute la ligne ? S'emparer de mes compagnons ? Et peut-être accepter son abominable proposition ?

— Elle m'indigne autant que toi, Talban.

— De toute façon, il ne dispose d'aucun vaisseau capable de le conduire dans nos colonies

puisqu'il ne peut pas récupérer le *Marka*.

Elle hausse les épaules ;

— Il équipera *V Etoile* du dispositif permettant de voyager dans le temps négatif.

— Mes compagnons refuseront de l'aider.

— Il s'en servira en état d'hypnose.

— Alors, il faut feindre d'accepter.

Un soupir ; en même temps elle hoche la tête d'un air désabusé :

— Avant de se fier à toi, il lira dans ton subconscient.

Le cercle vicieux dans toute son horreur. Pris d'un accès de rage impuissante, je quitte la cellule pour aller examiner le champ de force.

Une sorte de chape mouvante d'un mauve très pâle coiffe le sommet de l'escalier dont la raideur m'a fait penser à un puits. A tout hasard, je braque le pistolet thermique. Le champ de force absorbe le fluide.

Déçu, je reviens dans la salle de garde. Marka apparaît à l'entrée de la cellule.

— Tu as vu ?

— Oui.

— Il n'y a rien à faire ?

— Je n'ai pas dit cela.

J'examine le robot toujours debout sur son piédestal.

— Marka, pourrais-tu changer son conditionnement ?

— Oui, pourquoi ?

— Le champ de force qui nous emprisonne a été conçu pour retenir des êtres humains.

— Et alors ?

— Le robot passerait peut-être en force.

— A quoi cela nous avancerait-il ?

— Si tu le conditionnes pour qu'il utilise tous les moyens dont il dispose pour franchir l'obstacle, il pourra peut-être fausser le champ de force. L'expérience est à tenter. Au point où nous en sommes, nous devons tout essayer.

— Contre la logique ?

— Je ne confonds jamais logique et renoncement.

Sans répondre, elle s'approche du robot et ouvre sa cage thoracique. Il contient un tableau carré dans lequel sont enfoncées toute une série de fiches reliées au cerveau par des fils.

— Ce sera long ?

— Au moins une demi-heure.

Pendant que Marka travaille, je visite les autres cellules. Elles sont toutes conçues sur le modèle de la sienne. Je n'attends rien de cette inspection, mais dois calmer mon énervement d'une façon ou d'une autre.

Soudain, la jeune Argarienne m'annonce :

— C'est prêt. Je ne peux le conditionner que pour une mission précise qui entre dans ses attributions.

— C'est-à-dire ?

— L'envoyer monter la garde devant l'escalier de l'étage qui se trouve au-dessus de nous.

— Parfait.

— Il utilisera toutes ses ressources offensives s'il rencontre une résistance.

— Exactement ce que je veux. Nous ne savons pas de quelle forces il dispose. Ses circuits étudieront l'obstacle et trouveront le moyen le plus efficace pour le vaincre.

— Espérons-le.

Elle referme la cage thoracique avant de ramasser les fusibles que j'ai débranchés pour les remettre en place. Maintenant il suffit d'appuyer sur un bouton pour activer le monstre de métal.

— Quand tu voudras, Talban.

— Tout de suite.

Ce qui représente le crâne du robot s'allume. Il descend de son piédestal avec des mouvements saccadés.

— Bien piètre gardien puisque son prisonnier peut le retourner contre ses maîtres.

— Sans ton intervention, je n'aurais jamais pu sortir de ma cellule.

— J'ai pu l'approcher sans difficulté.

— Il n'avait pas enregistré tes ondes biologiques.

— Nous, nous plaçons des sentinelles humaine qui demandent des explications aux intrus.

— On peut abattre ces sentinelles par surprise. Dans l'ensemble, elles sont certainement moins efficaces car susceptibles de défaillances que ne connaît pas une machine.

Le robot arrive en bas de l'escalier et commence à monter. Nous suivons sa progression avec une curiosité anxieuse. Même Marka attend le miracle, maintenant.

Il atteint le champ de force qu'il heurte de sa tête. Immédiatement repoussé, il recule de deux pas et reste un instant immobile.

— Ses circuits analysent la résistance.

Bon, il repart. Nouveau heurt. Cette fois, il résiste mieux. Un instant, il paraît même devoir enfoncer la masse mouvante quand soudain, il est parcouru par une série d'éclairs. Ils prennent naissance dans le champ de force qui, de mauve, vire à l'écarlate.

Le robot tombe en arrière. Ce n'est plus qu'un tas de ferraille fumante dont certaines parties ont rougi.

— Tu vois, murmure Marka d'un ton désabusé.

— Oui, ce champ de force est constitué par une barrière électrique.

— D'une puissance extraordinaire.

Elle reprend progressivement sa teinte mauve.

— Je crois que nous passerons, dis-je tout à coup.

En même temps, je dégaine mon pistolet à

aiguilles pour viser soigneusement le haut de la dernière marche juste à son intersection avec le champ de force.

Un éclair blafard, et la chape mauve passe au gris, semble se diluer, mais se reconstitue très rapidement. Un sourire joue sur mes lèvres.

De nouveau je vise. Cette fois, au lieu de ne tirer qu'une seule fois, je laisse mon doigt appuyé sur la détente. L'éclair se fait aveuglant et une pluie d'étincelles fulgurantes s'abat sur l'escalier.

Quelque part, très loin de nous, retentit une explosion sourde et toutes les lumières s'éteignent d'un seul coup.

— Vite, Marka.

Je braque ma torche à main. Au haut de l'escalier, les dernières marches sont noircies, mais le champ de force a disparu.

— Que s'est-il passé ?

— Un court-circuit à l'échelle de l'installation ! Pour dégager une force pareille la résistance devait être monstrueuse. C'est elle que nous avons entendue sauter.

Nous débouchons dans le couloir de l'étage supérieur. Il faut faire vite. Les robots spécialisés sont certainement déjà en train d'effectuer la réparation. La base ne sera pas

privée de courant très longtemps.

Encore un escalier. Nous progressons par bonds, les neutralisateurs de gravité à zéro. Une détente des jarrets nous précipite en avant et nous avons l'impression de nager dans l'air.

Nous sortons de la crypte lorsque la lumière revient. Ohrin doit déjà chercher à nous localiser en passant toute la base en revue sur ses écrans.

— Les appartements, me souffle Marka. C'est là que nous devons aller.

— Pourquoi?

— On doit y avoir laissé Olgoo. Si nous parvenons à le réanimer, Ohrin ne pourra plus rien contre nous.

CHAPITRE XIV

Le niveau des appartements est constitué par douze grands blocs. Six de chaque côté d'un large couloir central, séparés entre eux par des passages plus étroits, tous transversaux.

Du troisième passage transversal débouche brusquement une femme, précédée de deux robots armés de tubes hypnotiseurs. Comme nous ne faisons aucun bruit en progressant, la surprise joue en notre faveur.

Je tire le premier avec mon pistolet à balles, blessant la femme au bras. Sous le coup de fouet de la douleur, elle a une brève hésitation qui permet à Marka d'éliminer le premier robot d'un jet thermique réglé sur sa plus faible intensité.

L'autre braque son arme, mais je le déséquilibre d'une balle dans l'articulation de la jambe. Il pivote sur lui-même en tombant en avant. Désarmée, la femme ne songe pas à fuir. Elle tient son bras blessé dans sa main gauche en nous fixant d'un œil égaré.

Marka lui crie :

— Nous ne te voulons pas de mal, Ghorda. Nous allons seulement te garder avec nous.

Sous la menace de son pistolet, elle l'oblige à marcher devant nous.

— On a laissé mon grand robot dans l'appartement 44 ?

— Oui.

La transversale suivante. Marka oblige notre prisonnière à presser le pas, puis lorsque nous arrivons, elle m'ordonne :

— Surveille le couloir ; j'en ai pour quelques minutes.

Je prends position dans l'embrasure de la porte de façon à tenir les deux débouchés du passage sous le feu de mes armes. Est-ce la fin, le retournement définitif de la situation ?

Tout dépend d'Olgoo. Marka a dû le retrouver ; j'entends le claquement caractéristique des fusibles qu'elle remet en place. Rien n'a encore bougé dans le couloir,

— Talban, tu peux-venir.

J'entre dans ce qui doit être un salon à la mode argarienne. Olgoo est debout, le haut du corps enveloppé d'un halo bleuâtre.

— Ainsi, il est en état d'alerte, me dit Marka. Désormais nous n'avons plus rien à craindre de personne. En cas de danger, comme il est réglé sur nos ondes biologiques, il nous entourera tous les deux d'un champ de force. Ses réflexes sont instantanés.

Soulagée, elle se tourne vers Gorda qui s'est assise dans un fauteuil, comprimant toujours sa blessure de la main gauche. Le sang coule le long de son bras.

— Ohrin se trouve dans la salle de coordination ?

— Non, il est parti avec Bhaal. Dans la salle de coordination il n'y a qu'Era et Loha.

— Parti ?

— Pour le second continent. Il nous a déjà adressé un message. La base est prise et tous les Terriens sont prisonniers. Leur vaisseau est tombé entre nos mains.

Du courage, cette fille, car elle doit souffrir. Moins belle que Marka, du moins à mes yeux. Des cheveux noirs, coiffés à la page eux aussi. Elle paraît très jeune, bien que pour les Argariens cela ne signifie rien.

— Il faut la soigner. Si la balle n'est pas ressortie, on devra la lui enlever.

— Nous la conduirons au bloc de chirurgie en remontant vers le niveau supérieur.

Dans quelques heures, sa blessure sera entièrement cicatrisée grâce à un traitement par ondes. Le draizier me l'a enseigné, mais cela fait partie des choses qu'il faut avoir expérimentées personnellement pour pouvoir les comprendre.

Derrière Olgoo, nous remontons en direction du premier niveau. Il ne reste plus que deux femmes pour défendre la base. En un sens, cela explique la facilité avec laquelle nous avons pu remonter depuis l'étage des cellules.

Ohrin ne pouvait évidemment pas prévoir que je ferais sauter son champ de force. Aucune arme argarienne n'est susceptible de créer un court-circuit.

Deux femmes. Nous trouvons la première dans le hall de la salle de coordination. Elle est avec une douzaine de robots destructeurs dont les tubes hypnotiseurs sont impuissants à percer le champ de force dans lequel Olgoo nous a enveloppés.

Par contre, il prend immédiatement Era en son pouvoir, puis Loha, dans la salle de coordination où nous la trouvons, prête à lancer un appel sur l'audiophone. Olgoo la stoppe à la dernière seconde. C'est fini.

Le champ de force qui nous protégeait se dissipe.

Marka s'approche de Loha :

— Je vais la suggestionner. Elle restera à son poste, persuadée que rien ne s'est passé et répondra dans ce sens si Ohrin appelle.

Marka m'a conduit au-dessus de la salle de coordination sur une grande terrasse qui domine les forêts avoisinantes et une large échappée sur la plaine.

Cette terrasse s'élève à près de trente mètres au-dessus du sol. Elle a été dégagée depuis la réanimation. Marka s'accoude à la balustrade. Son visage est grave et sa bouche marquée d'un pli d'amertume qui me surprend un peu.

— Tu ne parais pas satisfaite.

— Je me suis révoltée contre le projet d'Ohrin qui voulait faire de toi un esclave. Maintenant, je me révolte à l'idée de t'aider à écraser les miens.

— Il n'est pas question de les écraser.

— Désormais aucune entente ne sera possible entre les Terriens et les hommes d'Argara.

— Il ne s'agit pas des Terriens, Marka, mais d'une confrérie particulière d'ex-Terriens qu'on appelle les Ancêtres.

— Où est la différence ?

— Les Ancêtres appartiennent à l'espace. Ils n'ont d'attaches nulle part.

— Même dans les colonies qu'ils visitent ? Vous avez tous des femmes, des enfants...

— Des femmes avec lesquelles nous vivons un mois ; des enfants que nous ne connaissons jamais. Nous n'avons jamais pu nous incorporer nulle part parce que nous sommes d'une autre époque, révolue pour les autres. Argara peut nous donner une chance de créer un monde à notre mesure.

— Au détriment des miens ?

— Non, avec eux.

— C'est ce que tu souhaites. Je ne doute pas de ta loyauté, mais comment vont réagir tes compagnons ? Dès que tu les auras délivrés, ils voudront occuper toute la planète.

— Nous avons des lois précises que pas un Ancêtre ne transgressera.

— Ces lois, je les connais. J'ai eu tout le temps de vous étudier. Le capitaine Tréville pourra considérer Argara comme une prise de guerre. De plus, elle est pratiquement inhabitée. Il voudra y installer une colonie qui se l'appropriera définitivement

— Tu oublies les tribus.

Sa voix prend une inflexion méprisante :

— Les Kholkas... Admettons, mais comme ils sont les plus nombreux, ton capitaine les considérera comme la véritable population autochtone. Nous ne sommes plus que dix. Dix en tout. Vaincus, par-dessus le marché. Pourtant, nous représentons une civilisation qui

dépassait la vôtre. Tâche de comprendre ce qu'il y a de tragique dans notre situation. Oh, je sais que vous nous offrirez une place dans votre confrérie à cause des techniques nouvelles que nous pouvons vous apporter. Ces techniques, nous devons les mettre en commun.

— Leur usage, pas leur secret, et cette obligation ne s'étend ni à Terre O ni à ses colonies. Elle ne concerne que les Ancêtres...

— Ce sera tout de même une façon de nous dépouiller. Nous ne souhaitons pas nous incorporer à quelque chose d'autre. Nous voulons tout recommencer. Grâce à notre science, avec le temps ce sera possible. Ta victoire, tu la dois à ma trahison, Talban.

— Je ne l'oublie pas.

— Seulement, tu donneras une solution terrienne au conflit qui a éclaté entre ta race et la mienne. Un conflit dont l'enjeu est l'avenir d'Argara. C'est nous qui avons commencé... et après ? Sommes-nous condamnés à disparaître à cause d'une erreur, à cause de l'amour que j'ai pour toi ?

Dans le ciel, au bout de l'horizon, nous apercevons le kouril. Ohrin et Bhaal reviennent, sans doute avec les prisonniers qu'ils ont délivrés. La main de Marka se crispe sur mon bras.

Il n'y aura pas de solution terrienne au conflit. La décision s'impose à moi brusquement. Après tout, à cause de Marka, je suis devenu à moitié Argarien. J'imposerai une formule qui conciliera tout. Je sais comment il me faudra procéder.

— Dans le vaisseau, tu m'avais demandé de te faire confiance quoi qu'il arrive. Maintenant, à ton tour, fais-moi confiance totalement. Tu n'auras pas à le regretter.

Ohrin a pris contact avec Loha. Celle-ci, suggestionnée, lui a répondu comme si rien ne s'était passé à la base. Ohrin est donc entré dans le hangar sans méfiance avant de remonter jusqu'à la salle de coordination où nous l'attendons.

Il entre, suivi de Hathor et d'un autre Argarien.

Tout de suite, son visage se décompose. Comme Hathor a un mouvement pour sortir son arme, il dit d'une voix blanche :

— C'est inutile. Nous ne pouvons rien contre le grand robot. Nous sommes tombés dans un piège.

Un instant, ses épaules s'affaissent. Ce n'est qu'une très courte défaillance. Il se redresse et dit d'une voix qui a retrouvé comme par miracle toute sa sérénité :

— Nous devons sans doute nous considérer comme prisonniers ?

— Non.

Surpris, il hausse les sourcils en se tournant vers moi. Je précise :

— On ne traite pas avec un prisonnier. On lui impose sa volonté.

— Et vous désirez traiter avec moi, Talban ?

— Au nom des Ancêtres, afin de mettre un terme au conflit qui les oppose actuellement aux Argariens.

— Il me semble que seul votre capitaine est habilité pour traiter.

— Le capitaine Tréville est en votre pouvoir. Je suis libre et en situation de discuter d'égal à égal. Selon nos lois, je suis actuellement le seul représentant valable de notre confrérie. C'est la raison pour laquelle je ne vous considère pas comme prisonnier.

— Suis-je libre de repartir pour la base du second continent en compagnie de mes hommes ?

— Oui.

Dérouté, il interroge Marka du regard, mais elle reste impassible.

— Si je refusais vos propositions ?
— Personne ne vous empêchera de repartir. Vous avez ma parole.
— Vous prenez un risque terrible. Perdu pour perdu, je tenterai peut-être l'impossible.
— Que vous repartiez ou non, Ohrin, vous savez déjà que la partie est perdue pour vous.
De plus, vous avez certainement sondé le cerveau du capitaine Tréville. Vous savez ce qu'il exigerait s'il était vainqueur. Ça devrait vous aider à comprendre ce que je veux.

Il ferme les yeux. L'orgueil doit le pousser à résister, mais il y a aussi l'avenir de sa race. Pour lui, c'est le plus important.

— Soit, Talban. J'ai l'impression que les événements nous dépassent tous les deux. Nous n'avons peut-être pas suffisamment philosophé lorsque vous étiez prisonnier au dernier niveau.

— Il n'est pas trop tard.

Ohrin et moi sommes restés seuls dans la salle de coordination. Je me suis assis, mais lui est trop agité. Il marche de long en large devant moi.

Je voudrais qu'il aborde le problème le premier.

Soudain, il s'arrête :

— J'ai en effet sondé les pensées les plus secrètes de vos compagnons, Talban. J'en déduis que vous ne voulez pas d'une victoire totale pour nous éviter des conditions trop draconiennes.

— Exactement.

— Cela signifie que, dans une certaine mesure, vous partagez mes conceptions.

— Comme vous, je désire que revive la race d'Argara. Pour se reconstituer, elle a besoin d'un sang nouveau. La fusion doit s'opérer progressivement pour que ses caractéristiques propres ne se trouvent pas noyées dans une multitude d'origine purement terrienne.

— Nous sommes d'accord.

— Nos conceptions diffèrent uniquement sur les moyens à employer pour obtenir ce résultat.

— Que proposez-vous ?

Il se décide à s'asseoir aussi, en face de moi.

— Les Argariens mettront le premier continent...

— Celui dont la base a été détruite ?

— Oui. Ils mettront ce continent à la disposition des Ancêtres qui en feront une escale fixe, comportant terrains d'atterrissage, bâtiments de réparation et de repos. Les Ancêtres qui renonceront aux voyages dans l'espace et aux hibernations auront le droit de s'y fixer, seuls ou en créant une famille.

— Après ?

— Argara sera ouverte à l'émigration terrienne, mais dans une proportion et à une cadence que vous fixerez vous-même sous forme de contingents. Ceci pour empêcher que ne se produise une disproportion entre les deux populations.

De la tête, il m'approuve :

— Et notre patrimoine scientifique ?

— Il restera votre propriété, étant admis que vous en ferez bénéficier la confrérie des Ancêtres.

— Ensuite ?

— C'est tout.

Son visage reste dubitatif; avec un haussement d'épaules, il me rétorque :

— Une fois délivré, le capitaine Tréville ne souscrira pas à de telles conditions.

— Aux termes de notre accord, *L'Etoile* sera renvoyée dans l'espace cap sur Glaukos avec son équipage et par vos soins.

Son regard se fait aigu. Il reste silencieux et je continue :

— Utilisant la possibilité que le *Marka* possède de voyager dans le temps négatif, je prendrai tout de suite contact avec les autres Ancêtres pour leur faire accepter notre convention.

— Et Tréville?

— Lorsqu'il abordera à Glaukos, cinq générations se seront déjà succédées sur Argara. Il sera trop tard pour revenir en arrière.

— Il sera mis devant le fait accompli ?

— Grâce au *Marka*.

— Dont vous garderez le commandement?

— Nécessairement.

Un sourire monte à ses lèvres. Le même sourire sarcastique que je lui ai déjà vu lorsque j'étais son prisonnier. Cette fois, il n'a rien de menaçant. C'est plutôt le sourire d'un connaisseur qui apprécie.

— Je vois que vous ne négligez rien. A bord du *Marka*, vous resterez, de toute façon, maître de la situation. Une fois le système mis en place, il sera trop avantageux pour nous pour que j'envisage de le remettre en question. Je crois que vous avez gagné, Talban. Sur Argara^ pour sceller un accord de ce genre, on se serre la main.

— Sur Terre aussi. Ce geste a quelque chose de symbolique.

Je n'ai pas revu Tréville. Je n'y tenais pas. Ohrin lui a signifié nos décisions. A ses yeux, je dois faire figure de sauveur et ça me gênerait trop de l'entendre en faire état.

Lorsque le *Marka* a largué *l'Etoile* dans l'espace, j'ai pris soin de ne pas me montrer. Pourtant je ne regrette rien. Je crois sincèrement avoir choisi la meilleure solution. Ohrin m'a accordé la grâce des quelques tribus de Kholkas qui végètent encore sur la planète. Elles seront toutes concentrées sur le premier continent.

L'Etoile larguée, nous allons mettre le cap sur Terre O, première étape du long périple qui doit nous permettre de prendre contact successivement avec tous les vaisseaux des Ancêtres.

De terre O, nous ramènerons les premiers colons. Des jeunes filles et des jeunes gens. Trois ou quatre. Des volontaires. A chaque escale, il y en a toujours des quantités tentées par l'aventure.

Comme équipage, Ghorda dont le bras ne porte plus la moindre trace de blessure, Era et Hathor. Une ère nouvelle va s'ouvrir pour les

Ancêtres, qui disposeront d'une base fixe où ils ne seront pas en contact avec une civilisation qui aura évolué sans eux. Petit à petit, Argara commencera à renaître.

FIN

Sainte-Radegonde-des-Pommiers, 1964 (Édition revue et corrigée, hiver 1988)
à paraître ensuite : « La révolte des Inexistants » — Le cycle des Ancêtres n° 3

***Achevé d'imprimer en janvier 1989 sur les presses de l'Imprimerie Bussière à
Saint-Amand (Cher)***

[\[1\]](#) O pour Originelle.